

EXCELSIOR

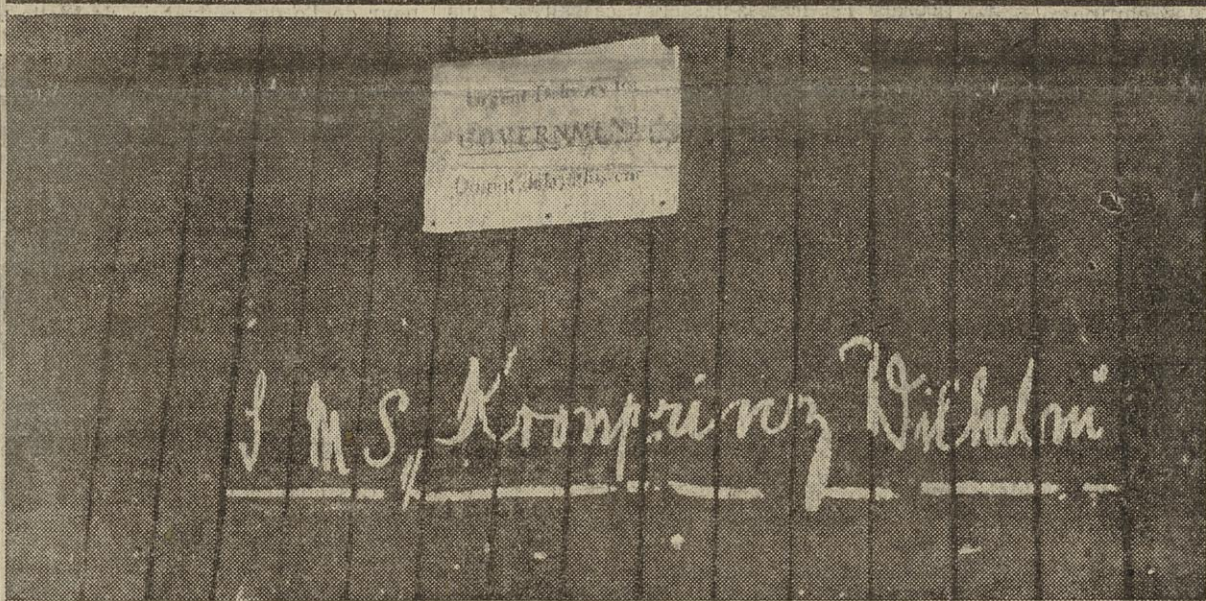
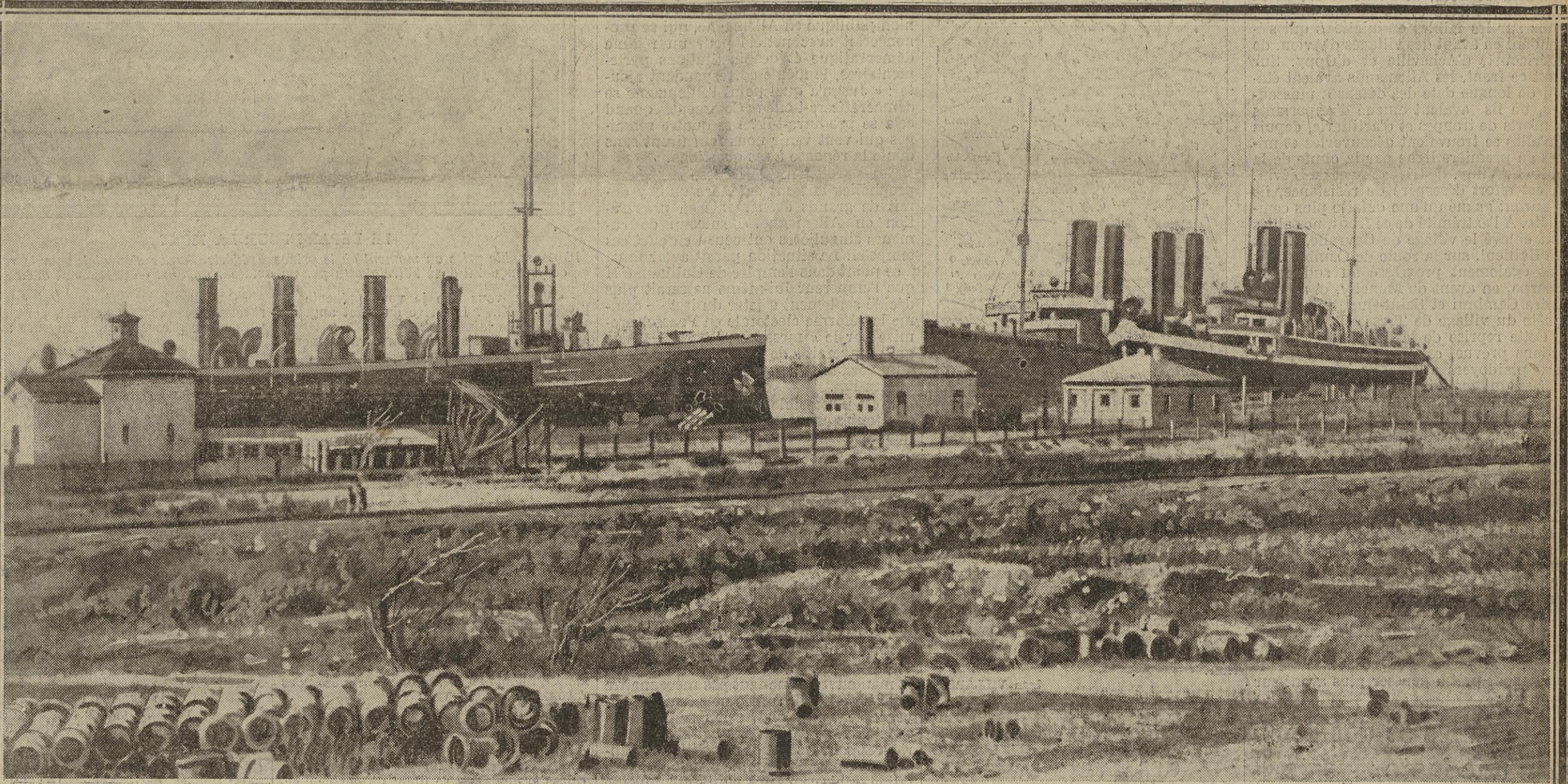
Huitième année. — N° 2.352. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi
24
AVRIL
1917

RÉDACTION: 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone: Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION: 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone: Wagram 57.44 et 57.45 ::
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS:
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ: 11, B° des Italiens. - Tél.: Cent. 80-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

L'INTERNEMENT DES MARINS ALLEMANDS EN AMÉRIQUE



LE "KRONPRINZ-WILHELM" ET LE "PRINZ-EITEL-FRIEDRICH" A PHILADELPHIE, LES BAGAGES DE L'ÉQUIPAGE ET LE DÉPART DES MARINS ALLEMANDS

Les 750 officiers et marins allemands des deux paquebots "Kronprinz-Wilhelm" et "Prinz-Eitel-Friedrich" internés à Philadelphie depuis octobre dernier viennent d'être envoyés dans les forts Mac Pherson et Ogelthorpe, dans l'Etat de Georgie. Voici :

1° Les deux navires à Philadelphie. A gauche, le croiseur américain "Salem"; 2° L'un des wagons contenant les équipements des équipages; 3° Les bagages des marins allemands gardés par des soldats américains; 4° Marins allemands au moment du départ.

REPRISE DE L'OFFENSIVE BRITANNIQUE DEPUIS LENS JUSQU'A BAILLEUL

Nos alliés enlèvent Gavrelle

SUR NOTRE FRONT, CONTRE-ATTAQUES REPOUSSÉES

Hier matin, au point du jour, les troupes britanniques ont pris l'offensive devant Lens et plus au sud, de part et d'autre de la rivière Souchez, en partant des positions conquises précédemment et améliorées par les combats de dimanche. La ligne de ces positions passait un peu au delà de Loos, aux lisières est de la Cité-Saint-Pierre et de la Cité-du-Bois, puis sur les faibles ondulations qui s'étendent en avant des villages d'Avion, de Méricourt, d'Acheville et d'Oppy. Sur tout ce front, les Allemands avaient établi de longue date des défenses puissantes, où ils avaient amené d'importants renforts de troupes et d'artillerie, depuis qu'elles se trouvaient découvertes et mises en première ligne par la chute de la crête de Vimy, de Givenchy et de Liévin. A cet effort désespéré de résistance, ils n'auront gagné qu'une défaite plus complète. A l'extrémité de ce front, nos alliés ont enlevé le village de Gavrelle, à l'est de Bailleul, sur la route de Cambrai. Ils ont également progressé au sud de la Scarpe, en avant de Monchy, et achevé, entre Cambrai et Saint-Quentin, la conquête du village de Trescault.

Cette reprise de la bataille, que nous avions prévue, est la meilleure réponse aux plaidoyers allemands ou germanophiles qui mettaient à notre charge un succès incomplet, une espérance déçue et finalement un échec. Ce sont, tout au contraire, nos calculs qui se vérifient, c'est notre méthode qui triomphe, cette méthode qui est allée sans cesse en se perfectionnant depuis les offensives de 1915 jusqu'à celle de la Somme, et que l'Allemagne n'a jamais réussi à imiter, car il y faut une puissance de combinaison jointe à une perfection de détail, et une conciliation des principes avec les faits, de la prévision et de l'observation, qui n'appartiennent qu'à une civilisation supérieure.

Préparer minutieusement l'action, mais la modifier selon les mouvements de l'ennemi, l'exécuter par degrés, en se tenant également prêt à pousser plus avant sur

les points de moindre résistance et à s'arrêter devant les défenses que l'artillerie n'a pas réduites; quand une nouvelle préparation est nécessaire, l'accomplir dans le plus court délai possible, mais en



prenant cependant le temps de la faire complète: telles sont les règles principales de cette méthode qui, à nos alliés britanniques comme à nous-mêmes, a toujours procuré les plus grands avantages au prix des plus faibles sacrifices.

Une nouvelle phase de la bataille commence. Des maintenant des résultats de la plus haute importance sont acquis, dont le principal est que l'ennemi, en dépit de son mouvement de retraite sur notre front, n'a pu se dérober à nos attaques, ni recouvrer ailleurs sa liberté d'action.

Jean VILLARS.

Les Alliés se décident à une juste riposte

Désormais, tous leurs navires-hôpitaux, si spécialement visés par les pirates, auront à bord un certain nombre de blessés allemands.

Nous avons publié hier un communiqué de l'amirauté britannique annonçant que les vapeurs *Donegal* et *Lanfranc* avaient été torpillés par un sous-marin allemand et que parmi les victimes se trouvaient 15 Allemands blessés, dont 10 officiers. Il y avait, en effet, à bord du *Lanfranc* 165 prisonniers blessés sur le front occidental et qui étaient transportés en Angleterre pour y être soignés.

La fin du communiqué de l'amirauté ne laisse aucun doute sur la décision prise par l'Angleterre. Désormais, tous les bâtiments transportant des blessés anglais auront à bord un certain nombre de blessés allemands, qui partageront les risques d'être torpillés par les sous-marins.

La France décide de suivre l'exemple de l'Angleterre

On nous communique la note suivante: Contrairement à toutes les règles du droit des gens et de l'humanité, les Allemands ont annoncé et décidé qu'ils torpilleraient les bateaux-hôpitaux sans avertissement. Dans ces conditions, le gouvernement français a fait savoir qu'il embarquerait sur ces bateaux des prisonniers allemands.

Une protestation de la Croix-Rouge

De son côté, le Comité international de la Croix-Rouge a adressé au gouvernement allemand, à la date du 14 avril, une protestation indignée contre l'ordonnance du 29 janvier 1917 considérant comme vaisseaux de guerre tous les navires-hôpitaux, rien ne pouvant excuser le torpillage d'un navire-hôpital.

L'attitude lâche des officiers prussiens

LONDRES, 23 avril. — Voici des détails complémentaires sur le torpillage du navire-hôpital *Lanfranc*:

Il était exactement 19 h. 30, le mardi 17 avril, quand la torpille frappa le navire à l'endroit où se trouvait la salle des grands blessés allemands. Les officiers et les convalescents faisaient leur promenade sur le pont. Tout d'abord il sembla que le *Lanfranc* s'enfonçait rapidement, mais il se maintint quelque temps à flot.

Aussitôt que le choc de la torpille fut senti, les blessés allemands se précipitèrent sur les canots de sauvetage. Quand on leur intima l'ordre de se retirer, les officiers prussiens s'écrièrent: « Vous devez nous sauver! »

D'autres se mirent à genoux en implorant pitié et d'autres criaient: « Kamerad », mais on les empêcha d'approcher des embarcations avant que tous les blessés y eussent pris place.

Les Prussiens tentèrent encore de se précipiter sur les canots et parvinrent à monter dans l'un d'eux qui chavira. Au cours de leur lutte, beaucoup tombèrent à la mer.

Pendant tout ce temps les soldats anglais attendaient sur le pont, dans le plus grand ordre, que tous les blessés fussent embarqués. Ils se conduisirent avec un dévouement admirable, aidant les blessés allemands à prendre place dans les canots.

Un navire français, arrivé sur les lieux, aida grandement au sauvetage. Il prit à son bord des blessés et improvisa des lits pour eux. Son équipage prodigua les soins aux blessés, leur fournit tous les aliments et les rafraîchissements dont il pouvait disposer et leur distribua des cigarettes.

Les projets militaires des États-Unis

Des contingents ne seront envoyés en Europe, que lorsque une armée régulière de 1.000.000 d'hommes aura été recrutée et mise au point.

WASHINGTON, 23 avril. — J'apprends de la meilleure source que le président Wilson et le secrétaire d'Etat à la Guerre, M. Baker, ne sont pas d'avis d'envoyer des troupes sur le front français, tant que l'armée américaine n'aura pas acquis une force militaire suffisante pour constituer un facteur de première importance dans la guerre.

Ils estiment que le meilleur moyen d'aider les puissances de l'Entente consiste à préparer une armée capable d'exercer, au moment voulu, une action militaire décisive.

M. Baker a formellement déclaré que des troupes ne seront dirigées sur l'Europe que lorsque la nation aura une armée régulière d'un million d'hommes recrutés par la conscription et supérieurement entraînés. (Radio.)

Washington accueille M. Balfour avec enthousiasme

WASHINGTON, 23 avril. — Les hauts commissaires de la Grande-Bretagne et M. Balfour sont arrivés hier dimanche après midi, à trois heures, à Washington. La capitale américaine leur a fait un accueil chaleureux. De mémoire d'homme on n'avait vu semblable enthousiasme. La foule était massée aux abords de la gare et s'accrut pendant le trajet jusqu'à l'hôtel; on peut l'estimer à plus de 10.000 personnes. Des troupes de cavalerie composaient l'escorte. Toutes les maisons de la ville étaient pavées.

Le président Wilson fit présenter ses souhaits de bienvenue à M. Balfour et aux membres de sa mission.

La réception officielle aura lieu aujourd'hui lundi, mais les conférences ne commenceront pas avant l'arrivée de la mission française avec M. Viviani et le maréchal Joffre. Les journaux de New-York prévoient que leur durée sera d'au moins deux semaines.

LE SUCCESSION DU GRAND-DUC NICOLAS



Le général YODENITCH

qui commandait les troupes du Caucase, a été désigné pour succéder au grand-duc Nicolas comme gouverneur général du Caucase.

Un "mouvement irrésistible"

Y aura-t-il d'ici peu du nouveau en Allemagne?

« Les efforts énergiques qui vont être faits pour rendre la Prusse plus libérale et mettre l'Allemagne au rang des autres démocraties du monde commenceront la semaine prochaine. Le mouvement devient de plus en plus irrésistible. » Tel est le début d'une longue dépêche qu'un des correspondants américains restés à Berlin expédie de l'autre côté de l'Atlantique.

Après avoir insisté sur l'état de l'opinion publique en Allemagne, qui se prononcera avec netteté pour un régime démocratique et des institutions parlementaires, le même correspondant ajoute: « Jusqu'à quel point l'Allemagne se démocratisera-t-elle? Comment, quand cela se produira-t-il? Les quatre semaines qui vont venir nous fourniront sans doute la réponse à ces questions. »

Ces paroles mystérieuses, ces demi-prophéties laissent entendre qu'il y aura de grands événements en préparation en Allemagne. Beaucoup de rumeurs singulières ont couru en effet ces temps-ci. La situation paraît avoir mûri à ce point dans l'empire de Guillaume II que l'empereur lui-même ne serait plus décidé seulement à jeter du lest — comme la réforme électorale en Prusse, promise par le « message pascal » — mais qu'il songerait à de plus vastes sacrifices, à un véritable *hara-kiri*, en un mot à une abdication.

Il est impossible de ne pas remarquer que toutes ces nouvelles, répandues avec une insistance remarquable, coïncident avec les efforts que font les Allemands pour agir sur le nouveau régime russe et pour parer l'effet qu'a produit la déclaration de guerre des démocraties lancée par M. Wilson. Il ne faut pas perdre de vue que, si l'Allemagne fait parade aujourd'hui de sa rénovation démocratique, l'Autriche, en même temps, affiche soudainement des sentiments favorables aux populations slaves de la monarchie. La tentative d'encerclement de la révolution russe, au moment des conférences de Stockholm, ne laisse aucun doute.

Cependant, tout en faisant la part de la manœuvre, il ne faut pas méconnaître qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Le gouvernement impérial, selon sa méthode constante, se sert de ses agitations intérieures pour les fins de sa politique étrangère. Il les utilise comme article d'exportation. Mais ce n'est pas lui qui a inventé la crise, les grèves, les campagnes des journaux. Ce n'est pas pour son plaisir qu'il laisse parler de la possibilité d'un régime parlementaire. D'autre part, l'opposition vénéneuse des conservateurs aux réformes projetées, leurs protestations indignées contre la « démocratisation » de l'Allemagne, qui est à leurs yeux la fin des institutions monarchiques, montrent bien qu'il y a un élément sérieux dans la fermentation germanique. Le rendez-vous à quatre semaines que donne le correspondant américain est peut-être trop court. Mais pourquoi n'y aurait-il pas, un jour ou l'autre, du nouveau en Allemagne? Peu de temps sont aussi fertiles en coups de théâtre que celui que nous vivons.

Jacques BAINVILLE.

Les socialistes majoritaires veulent la publication des buts de guerre

BERNE, 23 avril. — La diminution nouvelle de la ration de pain en Allemagne a provoqué dans la population des villes une grande émotion.

La *Voix du Peuple* de Chemnitz, qui est un organe socialiste majoritaire, l'avoue sans ambiguïté.

« Les privations qu'endurent les masses populaires dans les villes, dit ce journal, sont monstrueuses... Il est certain que les travailleurs souffrent de la famine, mais il est impossible d'indiquer ou d'imaginer un moyen de les en protéger. »

La presse socialiste majoritaire, qui serait désireuse de voir les ouvriers se calmer et renoncer à leurs mouvements de révolte, répète à qui veut l'entendre qu'une paix prochaine ne saurait améliorer la situation alimentaire du pays.

Mais ces exhortations ne paraissent pas devoir amener les ouvriers à renoncer aux manifestations semblables à celles qui troubleront tout récemment Berlin; aussi peut-on prévoir qu'elles recommenceront à brève échéance.

Dans ces conditions, les socialistes majoritaires se décident à tenter une nouvelle manœuvre. Ils vont exercer une pression sur le gouvernement, pour que celui-ci se décide enfin à publier ses buts de guerre.

Cette manœuvre se produirait le mois prochain, en même temps que se réunirait la fameuse conférence de Stockholm.

Pour mater les grévistes ils militarisent les usines

AMSTERDAM, 23 avril. — D'après le *Berliner Tageblatt*, la grève continuerait seulement à la « Deutsche Waffen Munition Fabrik » de Berlin, où le gouverneur militaire des Marches est intervenu, mettant comme directeur le colonel Feldmann.

Tous les ouvriers ont été sommés de reprendre le travail dans un délai de vingt-quatre heures; ceux qui ne le feraient pas seront *ipso facto* appelés sous les drapeaux. (Havas.)

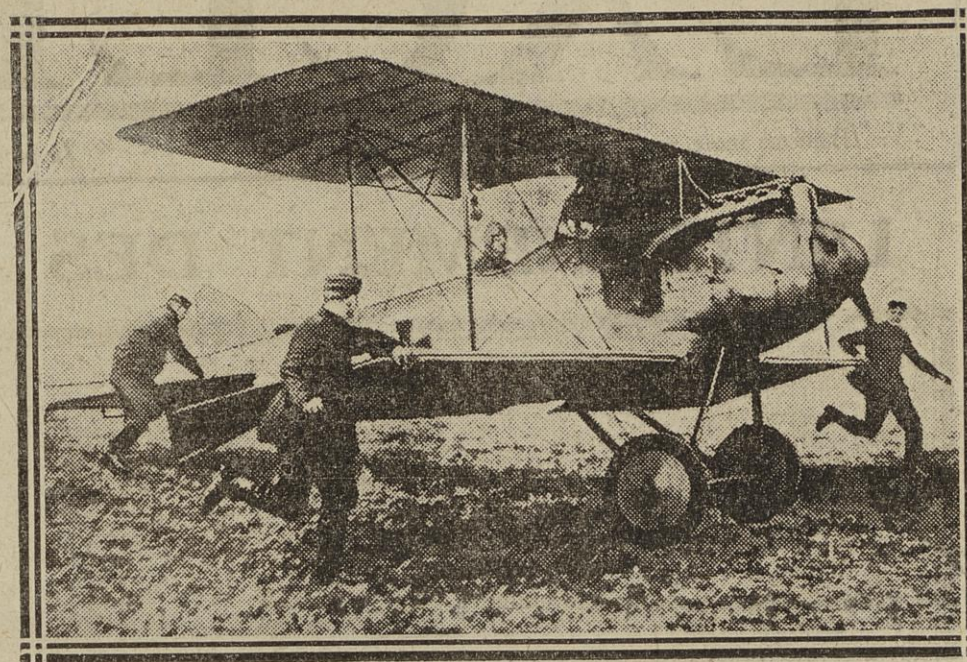
BOMBARDEMENT DE BEYROUTH PAR UN NAVIRE DE GUERRE FRANÇAIS

ROME, 23 avril. — Un navire patrouilleur français est entré le 22, à 6 heures, en reconnaissance dans le port défendu de Beyrouth.

Après avoir tiré vingt-quatre coups de canon et essuyé le feu de l'ennemi, il a repris le large sans avoir subi aucun dommage.

UN VETO SIGNIFICATIF DE GUILLAUME II

Il a personnellement interdit à la femme du prince Frédéric-Charles de Prusse de se rendre en France, au chevet de son mari blessé mortellement.



LE DÉPART POUR LA MORT

Photographie prise au moment où le prince Frédéric-Charles s'envolait pour le raid au cours duquel il devait être abattu par un aviateur anglais. — (Document allemand)

— Voulez-vous que je vous présente le lieutenant X...? Il arrive du front anglais.
— Mais certainement.
— Et il a assisté aux derniers moments du prince Frédéric-Charles, à l'ambulance de T...
— Alors, vite un taxi et courons.

Dans un hôtel voisin de l'Etoile, j'eus la bonne fortune de rencontrer enfin l'officier anglais, qui me fit le récit suivant:

— Nous avions accompagné un camarade à l'ambulance des deuxième lignes... Il s'agissait d'un petit pansement de rien du tout: une balle dans le mollet, moins que rien, et nous attendions notre ami, quand un infirmier nous dit:

— Vous voyez ce bâtiment? Dans la ronde du fond on soigne le prince Frédéric-Charles, le cousin de l'empereur...

— Nous voulûmes, mon camarade et moi, aller voir le cousin de l'empereur, et nous nous glissâmes de salle en salle jusqu'à celle où il se trouvait.

— Sur un grand lit de cuivre, entouré de majors et d'infirmières, nous aperçûmes la figure pâle du prince.

— Le soir, à la popote, on causa naturellement du noble blessé, et une infirmière nous raconta le fait suivant:

— Frédéric-Charles de Prusse avait exprimé le désir de recevoir la visite de sa femme. On ne pouvait pas, disait-il, refuser cette faveur à un mourant.

— Et, en effet, les autorités militaires françaises et anglaises se firent un devoir d'accorder les laissez-passer nécessaires. Puis la demande partit pour l'Allemagne par la voie diplomatique espagnole.

« Quelques jours plus tard, cette demande revenait avec le mot suivant, écrit au travers d'une grosse écriture rageuse: »

« Abgelehnt »

« Wilhelm I. R. »

« Du premier coup d'œil, le mourant avait reconnu l'écriture de Guillaume II qui, brutalement, d'un seul mot, lui refusait la consolation qu'il espérait. Et alors, dans un accès de fureur, il s'écria: »

— Je sais... Je sais pourquoi Wilhelm ne veut pas que ma femme vienne me rejoindre ici. Il la connaît. Il sait qu'elle aurait parlé... Elle aurait avoué la situation véritable de l'Allemagne. Elle aurait tout dit: la famine menaçante, même dans les classes les plus élevées de la société, le mécontentement qui gronde et chaque jour s'accroît dans les masses populaires, et aussi parmi les soldats à bout de résistance. Elle aurait dit l'usure de notre matériel de chemins de fer, qui jusqu'ici a constitué notre plus grande force; elle aurait dit enfin le désarroi de cette cour qui sent s'effondrer le colosse, la Germania hier encore si puissante!

« Après cette explosion de colère, l'aviateur était retombé épuisé sur ses oreillers. On s'était empressé autour de lui, on l'avait ranimé.

« Mais deux jours après mourait Frédéric-Charles de Prusse, chevalier de l'ordre de Saint-Hubert, grand-croix et bailli d'honneur de l'ordre souverain de Malte... »

« Cet Allemand aurait-il dit la vérité? La chose est, à près tout, possible. »

Plutôt une carte de viande que pas de viande sur la carte

Dans un restaurant du centre, à l'heure du déjeuner. On commente à la table voisine de la nôtre le nouveau projet de décret instituant les soirs sans viande:

— Il ne m'atteint point, déclare avec quelque cynisme un gros monsieur. Ma cuisinière aura soin de s'en approvisionner dans la matinée. Mes affaires m'empêchent de rentrer déjeuner chez moi, mais j'y dîne régulièrement.

— Je ne saurais en dire autant, réplique son vis-à-vis, un pâle adolescent au binocle soucieux. Je vis seul et prends tous mes repas au dehors.

— Vous vous ferez inviter chez des amis, voilà tout, déclare, avec philosophie, le premier des interlocuteurs.

Le gérant du restaurant, la serviette sous le bras, vient à passer. Il a entendu la conversation et sourit:

— Je vous en prie, monsieur, ne m'enlevez pas mes clients. Je crains déjà qu'ils ne s'en aillent d'eux-mêmes avec la mise en vigueur du nouveau règlement.

— Et pourquoi cela, demande une dame âgée qui trepasse lentement une mouillette de pain dans un œuf à la coque? On peut faire des menus maigres excellents. Il y a certes assez de variétés de légumes et de poissons, et tant de façons d'accommoder les œufs et les pâtes.

— Il y avait, madame. Il n'y a plus, observe le gérant. L'arrivage du poisson dé-

pend de mille circonstances. Vous paraissez oublier que la pêche, aujourd'hui, manque de main-d'œuvre; dès que les chalutiers vont commencer, la glace sera introuvable, surtout dans les petites localités d'où l'on nous expédie le poisson... Les légumes secs sont chers, la pomme de terre rare, les pâtes hors de prix. Il reste les œufs; vous savez à quelles fluctuations de prix ils ont été soumis depuis la guerre; ils augmentent en ce moment. J'ai bien peur que ces menus maigres, madame, ne soient de maigres menus.

« Ces changements de régime incessants nous font le plus grand tort. Le 25 avril, il n'était question que d'un jour sans viande; puis le 1^{er} mai en vit deux; aujourd'hui c'est six! Que verrons-nous demain?... Il serait préférable, à mon avis, de consulter les intéressés avant de prendre une mesure. Nos clients et nous serons durement atteints par celle-ci. Ceux qui prennent leurs repas chez eux ne le seront évidemment pas. Ils feront leurs provisions le matin pour la journée, ainsi que le disait mon client. Les économies réalisées seront donc tout à fait aléatoires. Mieux vaudrait établir une carte de viande qui imposerait à chacun la même part de sacrifice.

— Encore une nouvelle complication, murmure le gros monsieur.

— Ne vaut-il pas mieux une carte de viande que pas de viande sur la carte? conclut le gérant.

UN DÉPART QUI RESSEMBLE A UNE FUITE



TALAT PACHA

qui se trouvait en Suisse, où il intriguait contre l'Entente, vient de quitter précipitamment sa résidence pour se rendre à Berlin, où il est arrivé avec toute sa suite, qui est, paraît-il, très nombreuse. Ce départ coïncide avec des bruits qui viennent de Constantinople...

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

BANCA ITALIANA DI SCONTO

La Banca Italiana di Sconto vient d'ouvrir à Paris (2, rue Le-Pelletier), la première succursale étrangère qu'elle joint aux 70 sièges de diverses catégories qu'elle possède en Italie.

Sous sa forme actuelle, cette Banque est toute récente. Elle a groupé, en 1915, par une absorption bien étudiée, les ressources et les forces actives de deux autres établissements ayant déjà une puissance propre: la « Società Bancaria Italiana » et le « Credito Provinciale ». Aussi a-t-elle pu, sous la présidence de l'illustre savant Marconi, accomplir, en très peu de temps, des progrès remarquables.

Son capital vient d'être porté à 115 millions. Elle répartit, pour 1915, un dividende de 30 lire par action, et constitue d'importantes réserves. Ses dépôts et comptes courants dépassent 600 millions.

Son activité se consolide et s'étend chaque jour: c'est sur le domaine maritime et sur l'industrie nationale qu'elle a surtout concentré ses efforts récents.

La faveur que lui témoigne le public italien s'explique par le programme que la « Società Bancaria Italiana » et le « Credito Provinciale » lui ont légué, et qui a toujours été le rapprochement effectif de la France et de l'Italie par la pénétration réciproque de leurs intérêts économiques.

La France est largement représentée dans le capital et dans le conseil d'administration de la Banca Italiana di Sconto et la collaboration étroite des deux nations est envisagée dans les entreprises de l'avenir.

C'est dans cet esprit qu'a été créée la nouvelle succursale. A qui, dès le premier jour, sont allées les sympathies des Italiens de Paris et des Français amis de l'Italie.

L'étrange valise du baron de Rosen

ELLE CONTENAIT DES EXPLOSIFS ET DES "BOUILLONS DE CULTURE"

CHRISTIANIA, 23 avril. — Selon le *Tidens Tegn*, vers la fin de janvier dernier, l'attention de la police suédoise fut attirée sur les agissements suspects d'une bande de soi-disant chasseurs qui s'étaient installés à la frontière russo-suédoise et qui disposaient d'un stock considérable d'explosifs.

Le chef de l'expédition, dont l'objectif paraît avoir été de faire sauter, pour le compte de l'Allemagne, des dépôts de munitions et des lignes de chemins de fer russes, était le baron suédois von Rosen. Ayant franchi la frontière norvégienne, le baron fut arrêté et emprisonné préventivement à Christiania; mais on le remit bientôt en liberté à la condition qu'il quitterait le pays.

C'est maintenant seulement que la police a fait une perquisition complète dans ses bagages. On avait déjà trouvé dans ses valises un certain nombre de substances toxiques, plus curieuses, « crayons » de fabrication très curieuse.

Quand on en avait gratté le graphite, on trouvait, à l'intérieur du crayon, un tube de verre contenant un acide, lequel se combinait, au bout d'une demi-heure, avec une substance qui dégagait une forte chaleur. Le « crayon » était évidemment destiné à produire des explosions.

Dans les bagages récemment explorés, la police a découvert, entre autres choses, deux caisses de sucre raffiné qui, d'après l'analyse qui en a été faite, étaient remplies de bacilles d'une maladie épidémique (liétié ou typhus charbonneux).

Les morceaux de sucre avaient leur forme ordinaire, mais ils contenaient à l'intérieur un petit tube de verre mince, rempli de bacilles; le tout si soigneusement agencé qu'il faut supposer que ces produits ont été confectionnés par un laboratoire admirablement outillé pour la fabrication en grandes masses.

Où l'on retrouve le faux héros Mercadier

Peu après la bataille de la Marne, le jeune Mercadier, alors à peine âgé de 16 ans, avait arboré un uniforme d'artilleur et s'était attribué la croix de guerre et la médaille militaire. Complaisamment, il se donnait des airs de héros en racontant maints exploits, notamment qu'il avait tué un colonel boche. Mercadier fut bientôt connu de tout Paris, où sa jeune silhouette fut projetée sur l'écran de tous les cinémas de la capitale.

Sous peine de se voir condamner pour port d'uniforme, de décorations, Mercadier dut contracter un engagement. Mais il n'avait rien du héros dont il avait voulu jouer le rôle. Déserteur, il fut condamné à un an de prison. Renvoyé au front, en Alsace, il déserta à nouveau. Il vint à Paris, où il mena la vie de bandit qui l'amena, hier, devant la cour d'assises, en compagnie d'un pale comparse, Marius Martin, âgé comme lui de dix-huit ans.

Le 10 janvier dernier, vers minuit, place Pigalle, Mercadier et son compagnon se faisaient conduire en taxi, boulevard Sébastien, près de la porte des Lilas.

Descendant de voiture, le jeune bandit, braquant un revolver sur le chauffeur, lui intima :

— Aboule ton « pèze » où je fais feu !

Comme le chauffeur faisait mine de fuir, Mercadier lui tira deux coups de feu qui le blessèrent au cou et au bras droit.

Les jours qui suivirent furent employés par Mercadier et Martin au cambriolage de plusieurs boutiques du faubourg Poissonnière et du faubourg Saint-Denis.

Le 14 janvier, boulevard de Magenta, interpellé par le gendarme Chastenet, qui lui demandait ses papiers militaires, le déserteur répondit par des coups de feu. Le gendarme fut blessé ainsi que le maréchal Dugon, accouru pour prêter main-forte.

Enfin, trois jours plus tard, comme il s'apprêtait à cambrioler une bijouterie de la rue de la Chaussée-d'Antin, le gardien de la paix Dupont le surprit. Mercadier prit la fuite, non sans avoir fait feu sur l'indiscret agent, qui fut blessé au bras gauche.

Mercadier et Martin furent arrêtés dans un music-hall des boulevards.

Pour sa défense, Mercadier invoqua sa jeunesse.

— Envoyez-moi au front, implora-t-il; je vous jure de m'y faire tuer.

Après plaidoiries de Mlle Marthe Giraud et de M. Bertrand de la Flotte, le faux héros Mercadier a été condamné à vingt ans de travaux forcés, son complice Marius Martin à cinq ans de prison, et tous deux à dix ans d'interdiction de séjour.

CHACQUE AUTOMOBILE PRIVÉE aura droit à 40 litres d'essence par semaine

Après évaluation de la quantité d'essence disponible dans les dépôts, le ministère du Ravitaillement a fixé à 40 litres l'allocation hebdomadaire de chaque automobile privée. Le modèle de la carte d'essence dont nous avons annoncé la création est du même type que celui adopté pour la répartition du sucre.

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

L'Académie des sciences a élu, hier, membre titulaire, pour sa section de médecine et de chirurgie, le professeur Quénu, bien connu par ses nombreux travaux de chirurgie générale.

BANQUE DE FRANCE

Vente de titres dans les pays alliés ou neutres
Souscription aux Bons de la Défense nationale

La Banque de France transmet gratuitement en Angleterre, pour la vente, tous titres même non timbrés appartenant à des Français. Elle se charge également des ordres de vente à New-York, dans l'Amérique du Sud, en Suisse, en Espagne, en Hollande et dans les pays Scandinaves.

Dans tous ses Etablissements de Paris et des Départements, elle délivre séance tenante, sans frais ni formalité d'aucune sorte, tous bons de la Défense Nationale de 100 frs, 500 frs, 1.000 frs, et au-dessus.

Bons remboursables au bout de 6 mois et 4 an : 5 0/0 net d'impôts. Intérêt payé d'avance.

Bons remboursables au bout de 3 mois : 4 0/0.

La Banque avance à tout moment aux conditions réglementaires 80 0/0 de leur valeur sur les Bons ayant plus de 3 mois à courir. Elle escompte à toute personne les Bons ayant au plus 3 mois à courir.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LES EVÉNEMENTS DE GRÈCE

L'ENTENTE SE DISPOSE à agir avec énergie

Le général Sarrail se prépare à prendre toutes les mesures rendues nécessaires par la situation.

LONDRES, 23 avril. — A la Chambre des Communes un député a demandé, hier, si, en raison des agissements des comités grecs et de leurs déprédations en Thessalie, et du fait qu'ils semblent agir d'accord avec le gouvernement d'Athènes les puissances qui garantissent l'intégrité de la Grèce envisagent des mesures propres à rendre de tels agissements impossibles à l'avenir.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères a répondu :

« Je crois savoir que le général français ayant le commandement en chef des troupes alliées en Macédoine va prendre toutes les mesures rendues nécessaires par la situation. »

M. Mc Neill se plaignit ensuite que la question déposée par lui eût été modifiée conformément au règlement de la Chambre des Communes sur les souverains de nationalité amie :

— Le règlement, demanda-t-il, s'applique-t-il au roi de Grèce ?

— Théoriquement oui, répondit le speaker.

Le député répliqua alors :

— Nous embarrasserons-nous de détails théoriques en présence de faits qui ne sont que trop connus ?

Le speaker intervint :

— Il est inutile d'insulter les neutres !

LE RÉCIT DU RAID SUR DOUVRES PAR DES MARINS ANGLAIS

LONDRES, 23 avril. — Le *Star* publie, sur l'engagement contre les destroyers allemands dans la Manche, les détails suivants qui lui ont été fournis par un marin ayant pris part au combat :

« Nous les attendions, et nous étions tout prêts, mais nous nous tenions à l'écart pour les laisser venir. Lorsqu'ils furent à portée de canon, nous nous dirigeâmes sur eux à toute vapeur, à une vitesse qui n'a jamais été dépassée. Nous n'étions que deux navires de petit tonnage et nous avions l'ordre de pousser droit sur eux et de les éperonner au besoin. »

« Notre torpilleur n'a souffert que de légères avaries, l'avant ayant été un peu endommagé. »

« Les équipages des navires anglais regagnèrent, après la bataille, une permission de 48 heures. »

LE CAVEAU DE L'ARCHIDUC FERDINAND EST CAMBRIOLÉ

LONDRES, 23 avril. — Suivant des nouvelles de Vienne, les caveaux de Arnstetten, où ont été déposés les restes de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, ont été fermés au public, des cambrioleurs ayant profané les tombes. — (*Petit Parisien*.)

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — PENDANT LA NUIT, GRANDE ACTIVITÉ DES DEUX ARTILLERIES AU SUD DE SAINT-QUENTIN ET ENTRE SOISSONS ET REIMS.

A L'EST DE CRAONNE, UN TRES VIOLENT BOMBARDEMENT QUI PRÉCÉDAIT DES PRÉPARATIFS D'ATTAQUE A ETE EFFICACEMENT CONTREBATTU PAR NOS BATTERIES. L'ATTAQUE ENNEMIE N'A PAS PU SE PRODUIRE.

EN CHAMPAGNE, UNE FORTE ATTAQUE ALLEMANDE, DIRIGÉE HIER VERS 18 HEURES, CONTRE LE SAILLANT NORD-EST DU MONT-HAUT, A ETE BRISÉE PAR NOS FEUX D'ARTILLERIE ET DE MITRAILLEUSES.

L'ENNEMI A RENOUVELÉ SES TENTATIVES PENDANT LA NUIT SUR LES CRETES QUE NOUS TENONS DANS LE MASSIF DE MORONVILLIERS. LA LUTTE A ETE TRES VIVE SUR CERTAINS POINTS ET S'EST TERMINEE PARTOUT A NOTRE AVANTAGE.

A l'est de Saint-Mihiel et en Woëvre, nous avons repoussé deux coups de main exécutés par de forts détachements ennemis, l'un au bois d'Ailly, l'autre sur la tranchée de Calonne.

Dans les Vosges, une tentative ennemie au sud du col de Sainte-Marie n'a eu aucun succès.

23 HEURES. — EN BELGIQUE, L'ENNEMI A DECLENCHE, CE MATIN, PLUSIEURS ATTAQUES EN DIVERS POINTS DE NOTRE FRONT. CES ATTAQUES ONT ETE COMPLETEMENT REPOUSSEES PAR NOS FEUX.

QUELQUES FRACTIONS ENNEMIES QUI AVAIENT REUSSE A PENETRER DANS NOS ELEMENTS AVANCES EN ONT ETE REJETEES IMMEDIATEMENT APRES UN COMBAT CORPS A CORPS. LES ALLEMANDS ONT LAISSE DES PRISONNIERS ENTRE NOS MAINS.

Entre la Somme et l'Oise, nos batteries ont exécuté des tirs de destruction efficaces sur les organisations allemandes.

ENTRE L'AINES ET LE CHEMIN DES DAMES, NOUS AVONS REALISE QUELQUES PROGRES AU COURS DE LA JOURNEE AU NORD DE SANCY.

LA LUTTE D'ARTILLERIE A ETE PARTICULIEREMENT VIVE DANS LE SECTEUR DE LA FERME HURTEBISE.

Actions d'artillerie intermittentes sur le reste du front.

AVIATION. — DANS LA JOURNEE DU 22 AVRIL, NOS PILOTES ONT LIVRE DE NOMBREUX COMBATS AERIENS, AU COURS DESQUELS SIX AVIONS ENNEMIS ONT ETE ABATTS.

UN DE NOS GROUPEMENTS, COMPOSE DE 14 AVIONS, A LANCE, DANS LA NUIT DU 22 AU 23, 1.740 KILOS DE PROJECTILES SUR DES GARES, DES BIVOUACS DE LA VALLEE DE L'AINES.

Front belge

En divers points du front belge, la lutte d'artillerie a été reprise avec plus d'activité que les jours précédents. Dans la région de Hetsas s'est déroulée une vive lutte de bombes.

Front italien

FRONT DU TRENTIN. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a allumé des incendies dans les dépôts de Torbola, vallée de Sarca, et causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

AUPRES DES SOURCES DE LA RIENZA, DANS LA NUIT DU 21 AU 22, UN DETACHEMENT ENNEMI A REUSSE, APRES UNE VIOLENTE PREPARATION D'ARTILLERIE, A OCCUPER UNE DE NOS POSITIONS AVANCEES AU NORD DU REFUGIO DELLE TRE CIME (DREI ZINNEN HUTE).

L'ÉTAT D'ESPRIT EN RUSSIE

De significatives déclarations de MM. Branting, Plekhanoff et Tseretelli.

STOCKHOLM, 23 avril. — M. Branting a fait, hier, devant un auditoire de deux mille personnes, un compte rendu du voyage qu'il vient d'effectuer en Russie. Parlant de la presse germanophile, suédoise, l'orateur a souligné le mal énorme qu'elle cause à la Suède et a indiqué qu'elle constitue un véritable danger national.

Au point de vue de la politique russe, M. Branting a affirmé que les pacifistes radicaux d'extrême gauche étaient un parti sans influence.

D'ailleurs, a-t-il ajouté, Pétersbourg, malgré toutes ses industries, n'est pas la Russie tout entière. Ce grand pays, composé de millions et de millions de paysans, regarde la Douma comme le pilier autour duquel doit naître un nouveau régime. Un puissant élément d'agriculteurs est représenté dans le Comité des ouvriers et soldats dont la commission exécutive se refuse absolument à envisager une paix séparée.

PÉTERSBOURG, 23 avril. — Le célèbre prosopiste Plekhanoff, à qui ses compatriotes viennent de faire une enthousiaste réception, adresse à l'armée l'appel suivant :

« L'armée a aidé le peuple à accomplir la révolution, l'histoire n'oubliera jamais les grands services qu'elle a rendus; mais il est indispensable que cette belle besogne fournie déjà par l'armée soit dignement achevée. Si la révolution amenait l'indiscipline dans les rangs de nos soldats, ce serait le plus grand désastre, non pas seulement pour la Russie, mais pour tous les pays. L'armée sans discipline n'est pas une armée, mais une horde sauvage et démoralisée. Les troupes révolutionnaires, qui accomplissent en toute conscience leur devoir envers la Patrie, ne voudront pas devenir cette horde. »

« Vive l'armée révolutionnaire ! Vive la Russie ! » (*Radio*.)

MINSK, 23 avril. — Au congrès des délégués de toutes les armées du front ouest, qui poursuit ses travaux, l'ancien député socialiste de la Douma M. Tseretelli a prononcé un discours dans lequel il a dit qu'une paix séparée serait pour la Russie une catastrophe irréparable.

Cette déclaration a été accueillie par les applaudissements frénétiques de toute l'assemblée, qui a entonné la Marseillaise. — (*Havas*.)

M. ALBERT THOMAS A PETROGRAD

PÉTERSBOURG, 23 avril. — M. Paléologue, ambassadeur de France, a donné un déjeuner en l'honneur de M. Albert Thomas, ministre de l'Armement, qui vient d'arriver ici. Les ministres des Affaires étrangères, des Finances, du Commerce, le général Janin et le personnel de l'ambassade étaient au nombre des convives. — (*Havas*.)

L'OFFENSIVE BRITANNIQUE

NOS ALLIÉS ENLÈVENT deux villages

En une journée, 25 avions allemands et 7 drachens abattus; plus de mille prisonniers ont été faits.

23 HEURES (Officiel). — La lutte s'est poursuivie sans interruption aujourd'hui sur les deux rives de la Scarpe, où nous sommes emparés d'une importante position ennemie. Les opérations de la journée se signalent par le nombre et la violence des contre-attaques allemandes qui ont coûté de lourdes pertes aux assaillants. Le village de Gavrelle est tombé entre nos mains, en même temps que ses organisations défensives s'étendant à plus de trois kilomètres et demi au sud jusqu'au cimetière de Rœux.

Sur la rive droite de la Scarpe, nous avons effectué une progression sur un large front au sud et à l'est de Monchy-le-Preux et avons enlevé le village de Guémappe.

Les prisonniers faits dans la journée ne sont pas encore dénombrés, mais leur chiffre est certainement fort supérieur à mille. Une avance a été également effectuée vers la Souchez, au sud-ouest de Lens.

L'activité aérienne qui a été très grande hier a permis à nos pilotes d'obtenir d'importants succès. Six avions allemands, abattus au cours de combats aériens, sont venus s'écraser sur le sol. Quinze autres ont été contraints d'atterrir désemparés. Au cours d'un engagement ennemi a été attaqué par deux de nos avions qui ont abattu deux adversaires et ont contraint un troisième à atterrir désemparé. Outre les appareils détruits en combats aériens, un avion allemand a été abattu par nos canons spéciaux et sept drachens ont été détruits au cours de la journée. Quatre de nos avions ne sont pas rentrés.

PERTE

D'UN DIRIGEABLE ANGLAIS

LONDRES, 23 avril. — (Communiqué officiel de l'Amirauté). — Un aéronef anglais a quitté, samedi matin, sa base située sur la côte Est et n'est pas rentré. Les renseignements reçus signalent qu'un aéronef a été vu tombant en flammes dans le détroit du Pas-de-Calais, samedi, vers midi. Un avion ou un hydravion a été aperçu dans le voisinage peu de temps avant l'accident. On croit que l'aéronef anglais manquant a été détruit par un appareil ennemi.

L'OFFENSIVE CONTRE L'ITALIE SERAIT ABANDONNÉE

ROME, 23 avril. — Suivant une information parvenue au *Corriere d'Italia*, l'Autriche, cédant à la pression de l'état-major allemand, aurait définitivement renoncé à la « Strafexpedition » contre l'Italie. (*Radio*.)

Ce que l'on dit à l'étranger

L'OFFENSIVE FRANÇAISE

La Gazette de Cologne :

Nous avons toujours reconnu la bravoure des troupes françaises, la violence de leurs attaques et leur habileté à se servir du terrain conquis.

La Gazette de Francfort :

Les Français ont fait quelques prisonniers et pris du matériel, mais nous n'étions pas véritablement déclarés qu'il lui importait peu, dans cette grande bataille défensive, de conserver telle ou telle localité ou d'abandonner du matériel, mais que son but suprême est de conserver des ressources en hommes afin de ménager les troupes pour de nouvelles offensives.

LES TORPILLAGES DES NAVIRES-HOPITAUX

La Pall Mall Gazette :

De toutes les contradictions aux lois de la guerre, les attaques contre la Croix-Rouge constituent la plus lâche et la plus criminelle.

Le gouvernement allemand a lui-même et obligé d'inventer des mensonges pour excuser son forfait.

La convention de La Haye donne nettement le pouvoir à tous les belligérants d'examiner les navires-hôpitaux de l'ennemi, et si les Allemands, avaient eu la moindre raison de croire que leurs soupçons étaient fondés, ils se seraient autorisés de ce droit de visite.

Leur manque de sincérité est démontré par le fait qu'ils n'ont jamais tenté de fortifier les assertions qui servent de prétexte à leurs crimes.

La Westminster Gazette :

Les autorités britanniques semblent avoir cru que la menace de représailles ferait réfléchir l'ennemi. Cette menace n'a eu aucun effet.

Les attaques contre les navires sont au-dessus des représailles et nous serons dans une position beaucoup plus forte si nous faisons comprendre qu'une nation qui se respecte ne peut pas s'abaisser à des ruses du même genre.

Nous nous sentons très fiers d'apprendre que la même sollicitude a été montrée pour les blessés allemands et pour les nôtres. Voilà une nouvelle qui ne sera pas publiée en Allemagne.

L'Evening Standard :

Tant que l'organisme responsable des atrocités n'est pas complètement détruit, il ne peut exister ni confiance ni amitié entre les nations. C'est la principale raison pour laquelle la guerre doit continuer jusqu'à ce que l'Allemagne ou plutôt l'autocratie prussienne, soit exterminée ou rendue impuissante.

Il est oiseux de parler de sympathie pour le peuple allemand en condamnant les actes de son gouvernement.

Il est clair que tant que l'union entre le kaiser et le peuple existera, l'Allemagne doit être privée de tous les éléments de puissance et réduite à la position qu'elle a occupée pendant longtemps dans le système européen.

LA FRANCE NE CÈDE PAS SAINT-PIERRE ET MIQUELON

On nous communique la note suivante :

« Contrairement à certains bruits d'origine allemande qui ont circulé dans la presse étrangère, il n'est nullement question d'abandonner par la France des îles Saint-Pierre et Miquelon en vue de leur rattachement à la colonie anglaise de Terre-Neuve. »

UN AVIATEUR AMÉRICAIN PORTÉ DISPARU

Le caporal-aviateur William-E. Dugan, de l'escadrille américaine qui combat sur notre front, n'a pas rejoint son point de départ depuis la dernière mission qui lui a été confiée. On craint qu'il ne soit tombé dans les lignes ennemies.

Entré dans l'aviation le 13 octobre 1915, ce pilote était renommé pour son sang-froid et son courage.

PASSAGE D'OFFICIERS GÉNÉRAUX DANS LA RÉSERVE

Les généraux et assimilés dont les noms suivent sont mis dans la section de réserve de l'état-major de l'armée :

Les généraux de division Balfournier, Baret, Lanrezac, Joppé, Curé, de Villaret, Baumgarten, Taverna, Alix, Sordet, Dubois, Valabregue, Vidal, Mengin, Cornille, Clergerie, Chevalier, Vêrand.

Les généraux de brigade de La Villetteux, Serpelle, de Bersacourt, Jacquot, Ville.

Les généraux de division des troupes coloniales Suillon, Pineau, Gossot.

Les généraux de brigade des troupes coloniales Dain, Montignault.

Les médecins inspecteurs généraux Février, Mignon.

ESPIONNE CONDAMNÉE

aux travaux forcés à perpétuité

Emma-Gabrielle Fugé, modiste à Genève, 50 ans, comparaissait, hier, devant le troisième conseil de guerre sous l'inculpation d'espionnage et d'intelligence avec l'ennemi en Allemagne, en Suisse et en France.

Elle s'était introduite dans le camp retranché de Paris pour s'y procurer des renseignements touchant notre aviation militaire, notamment un raid que devait tenter l'aviateur Guynemer.

Les débats se sont déroulés dans le plus absolu huis clos.

Après réquisitoire du lieutenant Walther et plaidoirie de M^e Anquetin, commis d'office, Emma Fugé, bénéficiant de l'admission de circonstances atténuantes, a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

La Bourse de Paris

DU 23 AVRIL 1917

En dépit de quelques nouvelles réalisations dans un certain nombre de compartiments, le marché conserve une allure très satisfaisante. Au Parquet, nos rentes reproduisent simplement leur clôture de samedi dernier, le 3 0/0 à 81,75, le 5 0/0 à 88,00. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure est en reprise à 101,55, tandis que les Russes témoignent d'une certaine hésitation. C'est toujours le calme qui domine du côté des établissements de crédit. Grands chemins français diversément traités, un peu plus lourds dans l'ensemble. Lignes espagnoles soutenues. Aux caennaises, le Rio, occupées de 8, s'est traité à 1,790.

En Banque, les caennaises reprennent leur marche ascensionnelle; par contre, les industrielles russes abandonnent quelques fractions.

CHANGES

Londres, 27 1/2; Suisse, 111; Amsterdam, 235 1/2; Petrograd, 164; New-York, 570; Italie, 82 1/2; Barcelone, 620.

LE MONDE

INFORMATIONS

— La colonie française de Barcelone a offert, dans les salons du Cercle français, une réception en l'honneur des délégués des trois colonies françaises.

NAISSANCES

— Mme Jules Joseph a mis heureusement au monde un fils : Alain.
— La vicomtesse de Kersaint, née Valfiano, a donné le jour à un fils.
— La comtesse de Bonneval a donné le jour à un fils : Philippe.

DEUILS

— Les obsèques de M. Le Ghaït, ancien ministre de Belgique à Paris, ont été célébrées, hier, à midi, en l'église Saint-Honoré-Eylau.
Le deuil a été conduit par M. Raymond Le Ghaït, ministre de Belgique au Portugal, fils du défunt ; M. Le Ghaït, son petit-fils ; Mme Le Ghaït, sa veuve ; les baronnes Briffon, ses sœurs, etc., etc.

— Le duc de Vendôme était représenté par M. de Kermaingant.
Le colonel de Rieux représentait le Président de la République ; le comte André d'Ormesson, chef adjoint de son cabinet, le ministre des Affaires étrangères.

Dans l'assistance :
Le ministre de Belgique et la baronne de Jaffier-Hestroy, l'ambassadeur de Russie, l'ambassadeur d'Espagne et la marquise de l'uni, l'ambassadeur des Etats-Unis, le ministre de Serbie et Mme Vesnitch, le ministre de Danemark, le ministre de Suède, le ministre de Norvège et la baronne de Wedel-Jarlsberg, le ministre de Roumanie et Mme Lahoray, le ministre du Chili, MM. Athos Romaros, de Piza, de Souza-Rosa, princesse Charles de Ligne, princesse Henri de Ligne, princesse de Ligne, née Talleyrand ; princesse de Moskova, marquise de Talleyrand, comte d'Ormesson, marquis et marquise de Castellane, le consul général de Belgique et Mme Jastin, colonel Fourcault, commandant supérieur de la place belge à Paris ; M. Robert Wood Bliss, conseiller de l'ambassade des Etats-Unis ; comte et comtesse R. Van der Straten, comte et comtesse Justinien Clary, marquise de Noailles, duchesse de Guiche, comte et comtesse Jean de Kergorlay, vicomtesse J. de Nantois, comtesse de Waru, Mme John Munroe, vicomte et vicomtesse de Florian, vicomtesse de La Tour du Pin, colonel comte de Kergorlay, marquis et marquise de Lubersac, comtesse Ch. d'Ursel, baronne d'Arcochetti, Mme J. Balli, Mme Delyanni, comte et comtesse B. de Gontaut-Biron, Nubar pacha, baron et baronne de Zuylen de Nyevelt, marquis de Torre-Alfina, MM. Saint-Hilaire, Edmond Hesse, G.-H. Manuel.

Le cercueil a été déposé dans les caveaux de l'église.
Nous apprenons la mort :
Du comte René Chandon de Briailles, qui a succombé hier, en son hôtel de la rue Murillo, âgé de soixante-trois ans. Il était le frère et beau-frère du vicomte F. Chandon de Briailles et de la vicomtesse, née de Fontenay ;
De M. Paul Reibell, ancien préfet et ancien trésorier-payeur général, chevalier de la Légion d'honneur, décédé, âgé de soixante-trois ans, à Marseille ;
De M. Paul Lavauré, maire de Chassemy (Aisne), tué par un obus sur le seuil de sa demeure. Père de neuf enfants, un de ses fils et son gendre sont tombés au champ d'honneur ;
De M. Daniel Arachequesne, ancien vice-consul de France, décédé en son domicile de la rue de Chazelles ;
De M. de Kerenoall, maréchal des logis au 3^e d'artillerie, mort pour la France, âgé de 38 ans. Il était le fils du conseiller général de la Vendée ;
De M. Pierre-Edmond Soyès, ancien président de la Société des antiquaires de Picardie, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, décédé à soixante-dix-sept ans ;
De M. Primois, notaire honoraire, père de M. Maurice Primois, notaire à Vire, sous-lieutenant au 74^e d'infanterie.

BIENFAISANCE

— Parmi les nouveaux donateurs de la vente aux enchères au profit des « Ebruyés de la guerre », organisée par le Syndicat de la presse, citons : princesse Eugène Murat, comte Greffulhe, comte de Bryas, M. Mortimer Schiff, comte et comtesse de La Ribouillère, prince Callimachi, M. Arthur Veil-Piard, M. Jules Porgès, M. Panhard.
La première répartition des recettes de la vente sera affectée au soulagement des populations des pays reconquis.

— Exposition et vente de charité au profit des *prêtres soldats*, organisées par l'Œuvre des Campagnes, 76 bis, rue des Saints-Pères, du 24 avril au 12 mai : ornements d'église, vêtements de pauvres, objets variés pour les soldats.

— L'œuvre du *Paquet du Soldat*, dont Mme Gouttenoire de Toury est la dévouée présidente, donnera, le vendredi 11 mai, à 3 heures, une matinée à laquelle prendront part des artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et des grands théâtres parisiens.

On trouve des billets, 60, avenue Montaigne, où cette manifestation charitable aura lieu.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA
— Samedi, au Lycée de Nice, grande matinée musicale. Audition des œuvres de Mme Drinskoff, au profit des *Aveugles de la guerre*, avec allocution de Mme Alphonse Daudet.

— Pour les « Enfants à la montagne » a eu lieu, ces jours-ci, à la villa Myèvre, une fête champêtre avec concert, des plus réussies.

— Le succès qu'a obtenu la *Kermesse serbo-américaine* à Nice a dépassé toutes les espérances. La coquette salle de l'Olympia était remplie de comptoirs de spécialités slaves. Très beau concert, où l'on applaudissait de grands artistes et des danses très bien organisées. Dans l'assistance : princesse Karageorgievitch, générale de Constantinovitch, générale Nussy, Mme de Joly, Mme Trifkovich, comte de La Salle etc.

— Le dimanche 29 courant, au château Valrose, à Nice, grand gala polonais, au bénéfice de 14.000 orphelins polonais réfugiés en Russie pendant l'invasion allemande. Au programme : discours sur la Pologne mystique, par M. Jan Styka, chants, danses, déclamation ; tableaux vivants de *Quo Vadis* ; apothéose des grands événements de l'heure présente.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanche et fêtes, 11 à 12 heures ; 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

B L O C - N O T E S

UNE enveloppe jaune. Ecriture impeccable. Je la déchire sans curiosité. J'y trouve un imprimé. Quel commerçant dépense, en ce temps-ci, trois sous pour m'envoyer un prospectus ? Ça s'appelle... Tiens ! tiens ! ça s'appelle la « Guerre de revanche. » Et voici le sous-titre : « Assez de belles paroles et d'artificieuses fictions. Venons aux faits. Parlons clair et net. »

Bon. C'est un placard pacifiste. On va me dire que c'est nous qui avons voulu la guerre. En effet, on me le dit dès la première ligne. C'est nous. Depuis dix ans, « nous menions une politique de menace contre la sécurité de l'empire allemand, bien entendu en masquant habilement nos véritables visées au gros public français ».

En masquant nos visées au public ? Quel est ce charabia ? Ce n'est pas un Français qui écrit cela. Un Français eût mis : « en dissimulant nos intentions », ou bien : « en cachant notre but ».

Et plus loin :
« Nous avons voulu feindre d'ignorer... » Feindre d'ignorer, herr professor !

Et :
« Pour mieux dissimuler encore un peu plus notre politique... »

« Des mois et des mois se succèdent, emportant chaque jour... » Non, les mois n'emportent rien chaque jour. En France, les mois n'emportent qu'en trente jours.

Et :
« Nous voulons dire au pays les choses telles qu'elles sont. On nous l'empêche. Nos gouvernants « nous étranglent la voix ».

Etc., etc. A chaque détour de phrase surgit un germanisme qu'on est d'ailleurs heureux d'y trouver. Il est en effet agréable que ce ne soit pas un Français qui nous écrive de pareilles sornettes.

Mais vous voyez que les Allemands continuent d'entretenir en France des agents et des espions, qu'ils sont capables de faire glisser sous nos portes des imprimés ; qu'il y a quelque part un caissier qui paie les timbres, et qu'enfin il faut nous méfier.

Bien sûr, ils ne sont pas toujours très adroits, et ils ne savent pas toujours aussi bien les français qu'ils se l'imaginent. Ils me rappellent, ces propagandistes, un jeune Silésien qui, venu à Paris pour y apprendre notre langue, se désolait d'entendre tant de mots d'argot qui n'étaient pas dans son dictionnaire. Un jour, je le vis arriver triomphant.

— Je commence maintenant, me dit-il, à le savoir, votre argot. Je sais que paraplume, c'est pépin.

Je ne doute pas qu'il n'ait fait quelques progrès depuis ce temps-là, et que pépin ne lui semble plus le fin du fin de l'argot. Mais je sais bien qu'on pourra toujours le reconnaître à un petit bout d'oreille carrée, et à quelque intonation gutturale. Il nous suffira de regarder soigneusement et d'écouter avec attention. Encore le faut-il.

Un précédent

En juin 1793, la section de l'Homme armé jura, à l'unanimité, de s'abstenir de viande pendant six semaines, dans un but d'économie patriotique.

Chaumette déclara à la Commune : « Ce carême républicain devra durer six semaines, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du 1^{er} août, jour de la Pâque républicaine. »

Le 3 ventôse an II (21 février 1794) Barère demanda à la Convention qu'il soit conseillé aux citoyens de jeûner pour la liberté. Legendre réclama un décret pour instituer ce jeûne, mais Cambon préféra qu'on laisse l'initiative individuelle s'exercer à ce sujet.

Noire ministre du Ravitaillement avait le choix entre les grands ancêtres. Hélas ! il semble qu'il penche pour Legendre.

Le garde national américain

Il ne rappelle que de très loin le garde national français de jadis. Son uniforme est moins reluisant et ne se prêterait guère aux couplets d'opérettes, mais il est certes plus pratique et répond mieux aux exigences de la guerre moderne.

Le « national guardsman » est le soldat des Etats-Unis qui, demain, se battra à côté des nôtres. Le voici, de face et de dos, avec son nouvel équipement qui, sous un volume

très réduit, comprend quantité de choses. En plus de ses armes, il porte, en effet : une couverture, un sac, une cartouchière,



LE NOUVEL ÉQUIPEMENT DE GUERRE AMÉRICAIN

une petite cantine, un plat, une assiette, un couteau, une fourchette, une cuillère, des piquets de tente, un sac caoutchouté pour la nuit et différents outils.

PETITS COMMUNIQUES

TÊTE-A-GIFLES. — C'est lui qui, le premier, a dit :
— On les aura ! nous tiendrons dix ans s'il le faut !

Et il a repris de la dinde, et il a vidé son verre, où scintillait le rubis d'un pommard. Dans la cheminée, une grosse bûche allongeait sa langue flavescente...

— Comment ! fait-il à son neveu, pas de croix de guerre ? Je vais te faire honte, avec mes palmes !

Le « poilu d'en-dessous » a « ses sept jours ». Il le rencontre sur le palier, et s'exclame :

— Encore en permission ?
Et il ajoute :

— Moi, mon cher, depuis la guerre, je n'ai pas pris ça de vacances !

TO ET LOTTE. — On peut aborder le chapitre des restrictions devant To et Lotte : ils savent. Déjà, ils avaient remarqué que le jeudi était « un jour sans leçons » et qu'il y avait des « jours sans papa ».

Lotte explique volontiers la crise du sucre :
— Voilà : j'ai donné un sucrose à Toby, alors maman a eu une crise !

Maman — c'est l'heure du goûter — offre un gâteau à chacun. Et elle fait observer que c'est le dernier, puisque les pâtisseries ferment...

To considère la tartelette, qui le regarde avec ses yeux de pistache, et soupire :
— Si tu crois que c'est avec ça qu'on va tenir jusqu'au bout ! — MARCEL ARNAC.

Connais-toi

Au coin de la place de l'Opéra et du boulevard, un des stratèges qui dirigent les bulletins militaires d'une revue discourt devant un sergent et un caporal auxiliaires, qui l'écoutent en dormant, comme il convient, de fréquentes marques d'approbation.

Le général n'est pas content. On a trop parlé à son gré de l'offensive ; il craint que ces indiscretions ne soient pour quelque chose dans la difficulté des opérations :

— On devrait se taire ou, tout au moins, être sobre de paroles, proclame-t-il assez haut pour que tous les passants l'entendent.
Et, sur le même ton claironnant, il continue :

— Mais, ici, on ne peut rien garder pour soi. Aujourd'hui encore, n'ai-je pas appris, malgré moi, que le général M... va, demain, attaquer à R... ; que le ... corps est actuellement en ligne à S... ; que les troupes de T... sont dirigées sur N... ?

Des gens, intéressés, commencent à se rassembler. Ce que voyant, le caporal auxiliaire de dire respectueusement au « général » :

— Mon général, vous ne croyez pas que nous parlons trop fort ?

Ils n'ont pas changé

On connaît le beau tableau d'Alphonse de Neuville, *Défense du Bourget*, qui constitue un émouvant commentaire au rapport du général Ducrot sur cette journée du 30 octobre 1870 :

« Dans l'église du village, huit officiers

français et une vingtaine de soldats résistent. Ils se défendent jusqu'à la dernière extrémité, et il fallut les fusiller par les fenêtres et amener du canon pour les forcer à se rendre. »

Neuville nous montre la fin du combat. Un blessé français sort de l'église porté sur une chaise par deux de ses camarades ; au premier plan, des Allemands observent une attitude pleine d'arrogance.

A ce tragique épisode se rapporte la lettre ci-dessous que nous trouvons dans le catalogue d'un marchand d'autographes :

18504 NEUVILLE (Alphonse de), le célèbre peintre militaire, né en 1836, m. en 1885. Lettre autog. sig., 1 page in-8. 5 fr.

Relative à un de ses tableaux. — « Dans mon tableau, pas plus que dans la réalité, les Prussiens ne saluent nos prisonniers et nos blessés. — Bien heureux encore quand ils ne les insultaient pas : le respect du vaincu n'est pas une vertu allemande. »

Et, par opposition, on pense à ce geste si français : *Le Salut aux blessés*, qui inspira à l'ami et collaborateur de Neuville, Edouard Detaille, une de ses toiles les plus populaires.

Deux sous ! Deux sous !

On a assez médité des mercantis pour que nous soyons heureux de pouvoir signaler une « bonne marchande ».

Dans l'un des villages libérés, proche de Noyon, s'est installée, cahin-caha, sur les ruines, une baraque foraine. Dans cette baraque, sont alignés des ustensiles de ménage en faïence, en porcelaine, en verre bleu. On ne les achète pas, on les gagne.

Vous savez, au tourniquet ?
Et l'on gagne à tous les coups ! Et pour une fois, c'est vrai !

Où, le pauvre habitant du village dévasté qui a envie de remonter son ménage n'a qu'à donner deux sous pour avoir le droit de « tourner », — et il est sûr d'avoir en échange un verre, une soupière, une assiette.

La marchande compte sur cette bonne action pour lui porter bonheur. Et aussi pour gagner sa vie, naturellement.

Le fiancé

Excelsior vient de nous apprendre que M. von Ressel, gouverneur de Berlin, va convoquer en justes noces. Et cela prouve qu'aussi sévère que soit le régime des restrictions en Allemagne, il ne l'est pas encore assez, puisqu'il n'empêche pas les jeunes gens de 72 ans de faire des bêtises. Car soyez persuadés que le général von Ressel fait un mariage d'amour, au moins en ce qui le concerne : à cet âge-là, il n'est jamais question de mariage de raison.

Et cette histoire, assez ridicule, donne un regain d'actualité à la fameuse boutade de Ricord.
Un jour, il vit entrer dans son cabinet un vieillard encore alerte, mais qui tout de même paraissait très âgé :

— Monsieur, dit ce dernier. Je viens vous consulter sur un sujet assez délicat. J'ai 80 ans et je vais me marier avec une jeune fille de 18 ans. Pensez-vous — et ici l'octogénaire rougit pudiquement — pensez-vous que j'aime encore des enfants ?

— Avant écouté sans broncher ce petit discours, le docteur Ricord dévisagea gravement son client et répondit :

— Quand on se marie à 80 ans avec une jeune fille de 18, on a un enfant tout de suite.

Noir sur blanc

« Les farineux sont tout blancs, tout blancs : les charbonniers sont tout noirs, tout noirs », dit un refrain d'opérette. En ce moment les blanchisseuses sont des deux couleurs.

Les malheureuses réclamaient à grands cris du coke pour leur « mécanique ». Faute de quoi elles ne pouvaient plus travailler. Beaucoup avaient déjà fermé boutique.

Plein de sollicitude, le syndicat charbonnier leur a octroyé... du charbon de terre ! Et, non seulement ce charbon salit le fer à repasser, mais sa fumée répand dans l'air des milliers de petites mouches noires qui ponctuent d'une façon peu pittoresque le linge blanc...

Les blanchisseuses sont plus désolées que jamais.

L'esprit du calendrier

L'a-t-on fait exprès ? On a fêté dimanche l'intervention américaine. Or, regardez le calendrier. Il marque :

Sainte Opportune.

LE VEILLEUR.

UN DRAME AMÉRICAIN

PAR

MAURICE VAUCAIRE

Un camp de chercheurs dans les montagnes de la Sierra californienne.
Personnages : la pure LORNA, le vindicatif HARRY FINDOW, shérif, et le beau JACKSON.

I. — LE CABARET

Lorna est la jeune et robuste cabaretière du camp, on la respecte, on la vénère. Elle est la sœur des mineurs, leur confidente, leur infirmière, leur écrivain public, leur maîtresse d'école, leur banquier. Dans un coin du cabaret, elle écrit la lettre que Trin envoie à sa mère, là-bas, en Ecosse ; elle se lève pour recevoir de Larkens la poudre d'or de sa paye. Elle pèse l'or, inscrit, et verse cette poudre dans un baril, avec le salaire des autres. Joe lui apporte des fleurs cueillies au bord d'un torrent. A diverses tables on joue au « pharaon », au « poker », on s'injurie, on se menace : aussitôt Lorna s'approche des joueurs et tout s'apaise.

Un homme vient d'entrer, c'est Harry Findow, le shérif, le délégué des mineurs, le trait d'union entre le camp et l'autorité. Coiffé d'un éternel tube, cravaté haut, redingote, pantalon collant et bottes à revers. Il vient présenter ses hommages à Lorna qu'il voudrait épouser.

FINDOW. — Je t'aime tant, Lorna !
LORNA (souriante et indifférente). — Taisez-vous !

FINDOW. — J'ai mille dollars de dot, un acompte de cent si tu m'embrasses.

LORNA. — Monsieur le shérif, vous êtes risible...
Le shérif va boire à l'écart, roulant des yeux jaloux ; il observe.

Dehors, contre la baraque, un cavalier saute à terre, attache sa bête à un anneau et demande à boire. Nul ne le connaît au camp, c'est un voyageur. Lorna le sert. Elle a un mouvement de surprise, comme si elle le connaissait ; mais elle se domine vite...

LORNA. — Salut à l'étranger !
JACKSON (en réprimant également un mouvement de stupeur). — Du whisky, et un soda, s'il vous plaît ?

LORNA. — Vous vous souvenez de moi ?
JACKSON. — Sûrement.

LORNA. — Vous m'avez offert un jour un rameau de jasmin et des bruyères.

JACKSON. — Il y a trois mois, dans le sentier qui mène à Monterey.

FINDOW (Étonné de ne plus voir la jeune fille à son comptoir, il est sorti. Il dévisage l'inconnu et s'approche de lui).
— Que venez-vous faire chez nous ?

JACKSON. — Mon nom est Jackson, je viens de Sacramento, laissez-moi en paix !

FINDOW (en ouvrant toute grande la porte du cabaret et appelant les camarades). — Amis, un étranger refuse de nous dire ce qu'il vient faire dans notre camp.

Les mineurs entourent Jackson, grognent des imprécations... Lorna les arrête d'un geste impératif.

LORNA. — Je réponds de cet homme. L'intervention de Lorna a calmé les chercheurs d'or qui s'approchaient cordialement du voyageur.

II. — LA CABANE DE LORNA

Le même soir, dans sa cabane, Lorna dresse le couvert avec ses serviteurs peaux-rouges : Billy et Wowkle ; elle a invité Jackson à souper.

Un temps de chien. La neige entre par raies dans la chambre...

Jackson apparaît, son falot à la main, on soupe et la causerie est douce... C'est lui qu'elle épousera, il tiendra le cabaret avec elle... La jeune fille songe alors à ses parents chéris qui tenaient aussi une auberge, jadis, au Soledad.

LORNA. — Ils s'aimaient tant ! Ah ! Je chérirai mon époux comme ma mère chérissait le sien.

JACKSON. — Moi, je vous ai tout de suite aimée, il me semble que je rêve.

Mais la tempête augmente, Lorna ne peut laisser partir son convive.

LORNA. — Vous coucherez dans l'alcôve et moi je m'envelopperai dans ma peau d'ours.

JACKSON. — Non, je ne veux pas.

LORNA. — J'y suis accoutumée.

Jackson paraît inquiet. Il retire son revolver de sa gaine et le dépose près de son lit... Lorna baisse la mèche de la lampe. Ils s'endorment...

On appelle au dehors : Hello ! Hello !
C'est Findow, le shérif et quelques-uns du camp. Ils viennent prévenir Lorna que l'inconnu de tout à l'heure n'est autre que le fameux bandit Rodriguez dont la tête est mise à prix.

LORNA. — Il n'est pas ici...
Findow remonte la mèche et, à la clarté de la lampe, lui montre le portrait de l'individu au bras de sa fiancée Nina.

(Lorna rit nerveusement.)
FINDOW. — Nous veillons à cent pas de ta demeure. Bonne nuit !

LORNA. — Bonne nuit !...
A peine Findow et ses gens sont-ils partis...

LORNA (méprisante et révoltée). —

AVIS à la Clientèle
LA SOCIÉTÉ

NESTLÉ
(Lait condensé et Farine lactée)

en raison de l'affluence
des demandes, a le regret
de ne pouvoir exécuter
toutes les commandes.

A PLUS FORTE RAISON...

par W.-H. Walker



— Puisque celui-là a sauté, vous ne voudriez pas rester là !... (Life)

Sors de là, sors de là, et va-t'en ! Tu venais pour me voler la clef du cabaret et emporter le baril de poudre d'or.

JACKSON. — Non... Je ne suis plus un voleur. Je ne me défends pas d'être né vagabond, hélas ! Mais je vous ai vus, j'ai rêvé qu'on pouvait se marier, racheter le passé par une vie de travail et d'amour... Vous croyez que je phrase pour obtenir mon pardon ; c'est bien, je pars... LORNA. — Ils vont vous tuer, c'est sûr, mais que m'importe ! Puisque vous étiez le fiancé d'une autre...

JACKSON. — Adieu !... Des coups de feu, la chute d'un corps contre la porte...

Lorna ouvre, attire Jackson qui est grièvement blessé. Elle décroche l'échelle de la soupente, y pousse le bandit qui monte péniblement, courbé en deux... puis elle raccroche en hâte...

Le shérif est déjà là. Sévère et impérieux, il explore.

Une goutte de sang, une autre goutte rouge, plusieurs gouttes encore tombent sur la main de l'indigne. Il regarde le plafond, puis s'élance avec des cris de haine et de joie.

L'échelle est vite appuyée au grenier. Avec un effort suprême, Jackson descend ;

Lorna le traîne, le fait asseoir, la tête de Jackson retombe d'épuisement sur la table ; il est évanoui.

LORNA (s'approche du shérif et, les yeux dans les yeux, la voix sèche). — Parlez-moi franchement et vite. Qui êtes-vous, l'indigne ? un joueur... et Jackson ? un bandit... Moi ? Patronne d'auberge ? Je vends des boissons qui tuent. Donc, tous semblables ! Tantôt, vous demandiez une réponse à cet amour qui vous rongé. Eh bien ! voici : cet homme est à vous ainsi que ma vie. Voulez-vous jouer nos deux têtes, sur un coup de cartes ? Si je gagne, il est à moi... si vous gagnez je vous l'abandonne et je vous épouse.

L'indigne. — Soit ! Lorna triche et gagne. Le shérif se drape dans sa cape et sort, tandis que Lorna embrasse le front inerte de Jackson.

L'AUTEUR (presque invisible, dans la salle de théâtre mal éclairée). — Recommencez-moi tout ça... Vous êtes archi-mauvais ! Nous répéterons jusqu'à deux heures du matin, s'il le faut... Vous n'avez pas l'air de vous douter que nous passons demain.

Maurice VAUCAIRE.

LES THÉÂTRES

A L'OPÉRA-COMIQUE

Reprise du ROI D'YS, d'Edouard Lalo

Quand, après l'incendie de la salle Favart, on annonça que M. Paravey s'était engagé vis-à-vis de Jules Ferry, en prenant la direction de l'Opéra-Comique, place du Châtelet, à monter le *Roi d'Ys* d'Edouard Lalo, ce fut une grande joie parmi tous les musiciens. En effet, nous connaissions les œuvres instrumentales de celui que chacun de nous considérait comme un maître, et nous savions la haute valeur de sa *Rapsodie norvégienne*, de sa *Symphonie espagnole*, de ses *Concertos* de violon, de sa *Musique de*



Mlle MARTHE CHENAL (Phot. Félix.)

chambre, de ses mélodies... et, tous, nous étions indignés en pensant que, depuis vingt ans, leur auteur frappait en vain à toutes les portes, même à celles du théâtre de Lille (sa ville natale), pour y faire recevoir l'opéra qu'il avait écrit sur le livret d'Edouard Blau.

La confiance en un succès vengeur était donc grande parmi nous, lorsque commencent les études de l'ouvrage. Peu à peu cependant cette confiance alla diminuant sans cesse, en entendant les bruits de coulisses nettement hostiles à la partition nouvelle. L'admirable ténor Talazac, qui devait plus tard reconnaître loyalement son erreur et s'en amender auprès de l'auteur, ne disait pas, avec la plupart de ses camarades et avec de nombreux instrumentistes de l'orchestre, que l'on allait à un four noir ? Et le baryton Soulaire, bien que ne faisant pas partie de la distribution, ne déclarait-il pas à qui voulait l'entendre que ça n'aurait pas plus de trois représentations ?

C'est pourquoi, en se rendant à la répétition générale du 6 mai 1888, bien rares étaient ceux qui osaient encore espérer... Mais dès la fin du premier acte, les physionomies changèrent du tout au tout. Les escompteurs du désastre, dont les sourires étaient significatifs avant le lever du rideau, commencèrent à faire un nez qui ne devait plus cesser de s'allonger jusqu'à la fin de la matinée et, quant aux autres, qui semblaient désolés à leur arrivée au théâtre, ils ne se gênaient nullement pour faire montre de leur heureuse surprise et d'une satisfaction qui, après s'être accrue de scène en scène, devait éclater en enthousiasme véritable après la *Noce bretonne* du 3^e acte, bisée d'acclamation.

Là, en effet, ce fut du délire et personne n'osa nous contredire quand nous émettes l'avis qu'on repartirait, à la centième, des trois représentations prêtes par l'ineffable M. Soulaire.

L'avenir devait nous donner raison. Effectivement, le *Roi d'Ys* garda longtemps l'affiche et, quand il la quitta, ce fut chaque fois pour la reprendre ensuite, à telle enseigne qu'il y a beau temps que fut dépassée cette centième triomphale.

Et si aujourd'hui MM. Gheusi et Isola ont remonté l'ouvrage dans des décors, neufs en partie et très réussis, je ne crois pas qu'ils auront à le regretter. D'après ce qui se disait dans les coulisses, il est évident que ceux qui voient seulement le salut de l'art musical à travers des harmonies qui n'en sont plus, à force d'être devenues dissonantes à l'extrême, et qui ont pour tout ce qui ressemble à une mélodie le plus profond mépris, il est évident, dis-je, que, pour ceux-là, le *Roi d'Ys*, malgré ses mérites considérables, ne peut offrir qu'un intérêt rétrospectif. Mais comme la plupart des spectateurs se laissent encore prendre, Dieu merci, par la musique vraiment inspirée et qu'ils se laissent charmer par les chants venus du cœur, sans demander à l'auteur une harmonisation perpétuellement torturée et une orchestration qui, sous prétexte d'habileté, de couleur et de force, couvre sans cesse les voix, il y a des chances pour que le succès de cette dernière reprise se prolonge longtemps.

D'autant que, afin de faire valoir ces mélodies délicieuses (et dire que les directeurs prétendaient jadis que les symphonistes ne pouvaient être des mélodistes !) et ces récits merveilleusement déclamés, dans une forme si parfaite, MM. Gheusi et Isola se sont adressés aux meilleurs artistes de leur troupe.

Mlle Favart est tout à fait exquise dans le rôle de Rozenn, où elle témoigne de mérites vocaux peu ordinaires. La belle Mlle Marthe Chenal (Margaret) est toujours

la grande artiste que chacun admire. Malgré cela, je ne puis m'empêcher de regretter qu'on n'ait pas trouvé un bon mezzo-soprano pour contraster davantage avec l'organe de Rozenn et lui donner le relief voulu par le compositeur. M. Fontaine fait sonner superbement, à son habitude, ses notes élevées dans les passages héroïques de son rôle, dont il n'a pas négligé, par contre, les côtés doux et tendres. M. Alberts se montre farouche et terrible à souhait dans son incarnation de Karnac.

Les chœurs eurent de bons moments, à côté de quelques défaillances, et quant à l'orchestre de M. Paul Vidal, il a remarquablement mis en lumière les coloris chevaleresques, poétiques, amoureux et pittoresques de l'œuvre si touchante de Lalo.

Fernand LE BORNE.

Le baryton Battistini engagé à l'Opéra. — A la suite du grand succès remporté par le baryton Battistini, au cours des représentations italiennes, à l'Opéra, cet artiste vient d'être engagé par M. Rouché, pour chanter en novembre *Henry VIII*, de Saint-Saëns. M. Battistini jouera le rôle en français.

La santé de Mme Sarah Bernhardt. — On télégraphie de New-York, à la date du 23 avril, que Mme Sarah Bernhardt est aujourd'hui très gaie, et que l'on a le meilleur espoir de la sauver.

Les médecins déclarent qu'elle a passé une nuit excellente ; cependant, l'état général ne s'est pas suffisamment amélioré pour que l'on puisse encore considérer la guérison comme certaine.

Gaîté-Lyrique. — Le Grand Mogol, l'amusant opéra-comique de M. Audran, qui fut créé, on s'en souvient, à la Gaîté, a retrouvé l'éclatant succès qu'il avait obtenu dès la première représentation. Le rôle d'Irmay, créé par Thuillier-Leloir, est maintenant chanté délicieusement par Mlle Jeanne Alstein, qui a comme excellents partenaires MM. Nandès, Léger-Delhay, Dolne et Mlle Falier.

Variétés. — C'est vendredi prochain, en soirée, qu'aura lieu la reprise de *Un Coup de Téléphone*, la joyeuse comédie de MM. Paul Gavault et Georges Berr, qui sera interprétée par MM. Gibard, Reschal, Peyrière, Mlle Saint-Bonnet, G. Williams, etc. et M. Max Dearly, dans le rôle de Serpolet, qui compte parmi les meilleurs de l'incomparable fantaisiste. Ce soir, demain, et jeudi, matinée et soirée : 4 dernières de *Le Roi de l'Air*.

Athénée. — La direction de l'Athénée annonce d'une façon tout à fait irrévocable la répétition générale et la première représentation de son nouveau spectacle, *La Dame du Cinéma*, de MM. Nancey et Rioux, pour demain mercredi à 2 h. et à 8 heures.

Apollo. — C'est jeudi que ce théâtre donnera la répétition générale et la première, à bureaux ouverts, de *La Fiancée du Lieutenant*, l'opérette nouvelle de Francis Gann, musique de Henri Goublier fils ; cette opérette sera interprétée par Mariette Sully, Valentine Rauly, Clara Tambour, Victor du Pont, Alphonse Massart, Camus et Raoul Villot.

Trianon-Lyrique. — MM. les intéressés inscrits aux divers services du Trianon-Lyrique seront reçus ce soir mardi, au contrôle, à la représentation de *Rip*, avec Mlle Maud Samson, Suzel Lancry, Dionay ; MM. Clarel, Borel, José Thery et Paul Saint.

Bienfaisance et solidarité. — La grande matinée au profit des militaires tuberculeux aura lieu vendredi prochain, à l'Opéra-Comique, avec le concours du grand artiste italien Titta Ruffo, qui jouera le fameux rôle de Tonio dans *Pagliasse* et chantera plusieurs romances italiennes, ainsi que la *Marseillaise*. M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, prononcera une allocution.

Ce soir : Opéra, relâche ; jeudi, 7 h. 30, *Aida*. Th. Français, 8 h., les *Affaires sont les affaires*. Opéra-Comique, jeudi, 8 h., la *Tosca*. Odéon, 7 h. 45, les *Bouffons*. Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les *Nouveaux Riches*. Variétés (Gut. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, le *Roi de l'Air*. Gymnase, 8 h. 45, la *Volonté de l'homme*. Antoine, mardi, mercredi, 8 h., le *Marchand de Venise* ; jeudi, 8 jours suiv., M. Beverley. Renaissance, 8 h., le *Minaret*. Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Trianon-Lyrique, 8 h., *Rip*. Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, la *Jeunesse de Louis XIV*. Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *Lili*. Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, le *Nouveau Scandale de Monte-Carlo*. Réjane, 8 h., *Madame Sans-Gêne*. Caumont, 7 h. 30, *Dick, les chiens policiers*. Athénée, relâche ; mercredi, 2 h., la *Dame du Cinéma*. Apollo (Central 72-21), jeudi, 2 h., la *Fiancée du lieutenant*. Cluny, 8 h. 30 (jeudis, samedis et dimanches), la *Charrette anglaise*. Capucines (Tél. Gut. 56-40), 8 h. 30, *Où camp-t-on ? Aux Capucines !* revue ; *Premier succès*. Edouard-VII, 8 h. 45, la *Folle nuit ou le Dérailleur*. Grand-Guignol, 8 h. 30, les *Nuits du Hampton Club*. Th. Michel, jeudi, 8 h. 45, *Carmélite*. Scala, 8 h. 15, le *Billet de logement*.

MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*.

L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de guerre en Allemagne

VI TRIBUTATIONS (Suite.)

De là nous allâmes chez la femme de Ménard qui habitait avec sa mère.

Cette dernière était propriétaire d'un établissement qui tenait le milieu entre la pension de famille et l'hôtel. Nous nous y reposâmes un long moment. Ménard écouta patiemment les jérémiades de sa belle-mère. Il me dit plus tard que celle-ci était désespérée parce qu'elle ne trouvait pas de quoi nourrir ses pensionnaires. Faute de pain, de beurre, de lait, de viande, d'œufs, de graisse, elle devait les soumettre à un régime mixte de poisson et de pommes de terre. Et, comme elle n'avait presque rien pour assaisonner tout cela, les plats étaient insipides et peu substantiels et leur apparition sur la table déterminait le matin et le soir de véritables orages.

Nous traversons des temps bien durs, soupire Ménard, quand, tout en allant à la « Direction du district » il me raconta les malheurs de sa belle-mère. Et le pis est que cette maudite guerre semble ne devoir jamais finir !

Nous entrâmes à la « Direction du district » qui est installée dans un immeuble appartenant à la prison. Ménard expliqua à un factionnaire qui se trouvait là que j'étais un Espagnol détenu pendant de longs mois par erreur et que je regagnais mon pays.

Un Espagnol ? répondit le factionnaire en me regardant avec curiosité. Eh bien ! qu'on le mette au cachot !

Je fus stupéfait, quand Ménard me traduisit cet ordre. Je protestai, je dis qu'on devait me permettre de quitter Dresde et de prendre le chemin de la Suisse ; je demandai où était le consulat d'Espagne. Tout fut inutile et je dus me résigner et me laisser enfermer dans une cellule.

Heureusement, on ne me prit ni mes papiers, ni mes vivres, car Ménard dit que je n'avais rien de suspect sur moi et on le crut sur parole.

A cinq heures de l'après-midi, on me tira de mon cachot pour me conduire à une sorte de bureau où un employé, qui parlait français, m'interrogea longuement.

Je lui dis que je voulais voir Ménard. Il me répondit que Ménard était reparti pour Gross-Portsch.

Sans me dire au revoir ? dis-je candide.

Mon étonnement lui parut extraordinaire.

Les formules de politesse ne sont pas d'usage entre les prisonniers et leurs gardiens, me répliqua-t-il.

Hélas ! je ne le savais que trop. Après avoir réfléchi, ce fonctionnaire s'arrêta à cette décision provisoire : — C'est aujourd'hui samedi, me dit-il ; demain, c'est dimanche, jour où on ne peut rien faire. Lundi je demanderai des ordres. En attendant, vous resterez au cachot.

Une violente indignation s'empara de moi. Comment, je croyais que le dimanche je serais déjà hors d'Allemagne ! Et voilà qu'on m'emprisonnait de nouveau ! Pour combien de temps encore ? Voyant que l'on ne me donnait pas à manger, j'entamai mon pain et mes conserves. J'appelai le geôlier et lui dis que je n'étais pas un prisonnier, mais un étranger qui retournait dans son pays. Je suppose qu'il ne me comprit point, car il m'écouta bouche bée. Il s'en alla et au bout d'un moment revint et m'indiqua par signes que je pouvais me promener dans un long couloir sur lequel donnaient les portes de plusieurs cachots. J'observai que cette prison était mixte, c'est-à-dire qu'il s'y trouvait des prisonniers des deux sexes.

Le dimanche matin, le geôlier m'apporta une écuelle de soupe, bien plus mauvaise que celle de Gross-Portsch. Elle se composait d'un bouillon visqueux, où nageaient quelques morceaux de pommes de terre non pelées et quelques grains de riz. Naturellement, je ne voulus pas goûter à ce plat et me rejetai sur mes conserves.

Le lundi matin 3 juillet, on m'envoya au consulat d'Espagne, accompagné d'un policier en civil armé d'un grand bâton ; je crois qu'il avait aussi un revolver. Il me regardait avec méfiance. Moi, qui n'avais pas l'intention de m'échapper, j'observais avec calme ses gestes de chien de garde.

Je fus reçu par le secrétaire du consul qui me dit qu'il attendait des ordres à mon sujet.

Je me plaignis à lui d'avoir été mis en prison. Il me donna raison et dit qu'on m'envoyait à un hôtel en assurant que les frais de mon séjour seraient payés par le consulat. Mais le policier s'y refusa, sous le prétexte qu'il avait ordre de me reconduire à la prison.

Tout ce que le secrétaire du consul et moi pûmes obtenir de lui, ce fut qu'il informât ses supérieurs que, s'ils me mettaient en liberté, le consulat prendrait à sa charge mon entretien.

Mais les fonctionnaires de la « Direction du district » n'entendaient pas de cette oreille-là. Ils dirent qu'à la prison je serais plus en sûreté, et j'y demeurai enfermé jusqu'au 7. Ce jour-là on m'en fit sortir pour me conduire de nouveau au consulat.

Valentin TORRAS.

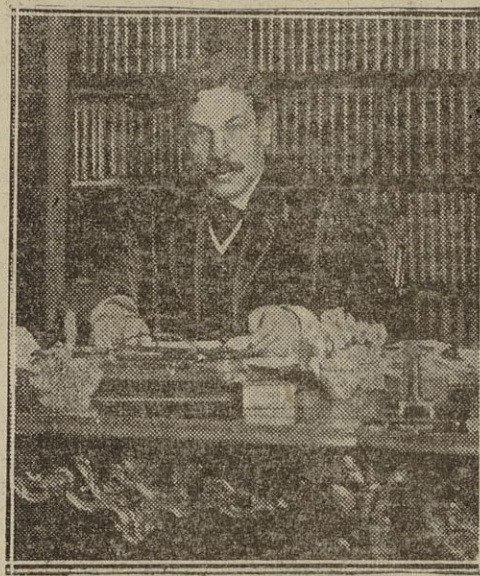
(A suivre.) (Voir Excelsior depuis le 1^{er} avril.)

LES LIVRES

LETTRES A UNE DAME BLANCHE, par Maurice Donnay, de l'Académie française.

Félicitait-on M. Ingres sur un de ses tableaux, le maître de Montauban reniflait l'encens avec mauvaise humeur. « Peuh ! grommelait-il, qu'est-ce là ? Evidemment, je suis pousseur d'un crayon et manieur d'un pinceau. Mais que ma peinture est pâle auprès de ma musique ! C'est l'archet à la main qu'il faut bon me voir. M'avez-vous entendu jouer du violon ? Le ciel m'a superbement doué pour cet instrument. La peinture, l'*Odalisque*, l'*Apothéose d'Homère*... chansons ! »

Comme le père Ingres, nous sommes tous assottés de quelque marotte talote ; nous avons tous notre crinoline. Et Maurice Donnay a le sien comme tout le monde. Son violon d'Ingres,



M. MAURICE DONNAY CHEZ LUI

c'est le journalisme. Dramaturge applaudi, l'auteur voluptueux d'*Amants*, du *Torrent*, du *Retour de Jérusalem* a pris du service dans la compagnie des enfants perdus, des tympansiers d'actualité, des bombyciniers de fastes éphémères... Cet excellent ouvrier en choses durables, méditées et bien ordonnées, ses sang et eau à contrefaire le badin, l'improvisateur, le touche-à-tout. Il se donne un mal de chien à faire un autre métier que celui qui l'honore.

Son erreur est touchante et commune. Il n'est académicien qui, ayant franchi le pont de l'immortalité, ne se croie investi d'une miraculeuse omniscience. Catalogue dans telle rubrique, il faut qu'il s'en évade. Comme un vent perill d'argent, notre illustre éprouvera la plus juvénile des voluptés à chiffonner, du bout de son épée académique, dans la fastidieuse poubelle de l'actualité.

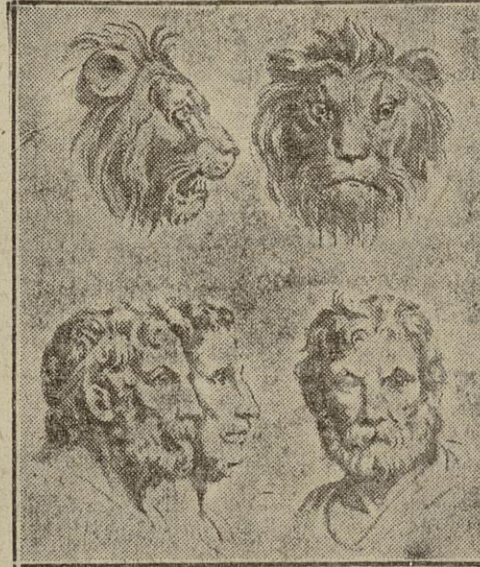
Le singulier, c'est qu'il l'encontre des professionnels qui ne pensent plus à un article écrit, mais à celui qu'il faut écrire, les extras du journalisme poussent jusqu'à l'idolâtrie leur amour paternel pour les noms bien faits de leurs enfants. Périmés, quand tout le monde, hormis eux, les a oubliés, ils les recueillent, ils les impriment. Ces bluettes doivent aller, avec leurs œuvres complètes, à la plus lointaine postérité.

Cette affection disproportionnée prouverait à elle seule combien ces célèbres contrefacteurs sont incapables de solliciter le fait du jour. Qu'est-ce, en effet, qu'un article de journal, un bon article s'entend ? Un boniment, un plaidoyer : « Prenez mon ours, bonnes gens ! Voici mon opinion, et je la partage ! » Et dites-moi quel plaidoyer peut-on relire, après l'audience et le verdict ? Improvisés sous le fouet d'actualité, les meilleurs articles de journaux, les plus brillants, les plus étincelants, les plus actuels, les plus efficaces sont aussi les plus fragiles. Que resté-t-il du plus opulent feu d'artifice après le flamboiement crépitant des soleils, fusées, girandoles, chandelles romaines...

Rien qu'une maussade carcasse noire dans la nuit noire. O vanité ! Quel plus roide métier que celui des Sisyphe du journalisme, condamnés à rouler sans relâche du bas de la pente au sommet, pour la voir retomber à l'instant, la grosse pierre infernale de l'actualité ! Qui dira pourquoi tant de gens notoires occupent leurs loisirs à le faire... et à le contrefaire ?

LA PHYSIONOMIE HUMAINE COMPARÉE À LA PHYSIONOMIE DES ANIMAUX, d'après les dessins de Lebrun. Reproductions accompagnées de réflexions et menus propos, par Lucien Métivet.

Le très spirituel, le très actuel artiste Lucien Métivet réédite et commente un curieux album de dessins de Lebrun, le peintre ordinaire du Roi-Soleil. La physionomie humaine



LA RESEMBLANCE AVEC LE LION (D'après Lebrun.)

y est comparée à celle des animaux. Par une série de croquis, habilement sollicités dans le sein de l'ironie, l'auteur des *Batailles d'Aléandre* s'efforce de prouver que chaque type de la comédie humaine dérive incontestablement d'un type de la ménagerie ou de la basse-cour. Le sublime et divin profil de l'homme, ce front qui recèle une cervelle métaphysique, ces yeux qui scrutent le ciel, ne sont que l'épanouissement, ou la caricature, comme on voudra, d'un type animal correspondant. Ainsi, la moue de l'homme irrité, l'apparente au lion, roi maussade du désert. Avec ses traits massifs et son regard pesant et opaque, le sot reproduit les traits du bœuf. C'est le porc que l'on discerne dans ceux du glouton. Il n'est que d'avoir l'œil ironique et malveillant.

Cette méthode, déjà ancienne au temps de

l'illustre Vinci, est précisément celle du prince des sculpteurs. Notre ami Rodin, quand il commence un buste, observe attentivement le visage du modèle... j'allais écrire du patient. Avant tout, il cherche à y discerner une ressemblance avec une bête... oui, avec une bête. J'en suis très fâché pour les illustres personnalités qui posent devant lui. A Clemenceau, par exemple, il découvre un faux air — ou un vrai — de bouledogue ; Fagière, dont il fit un buste éloquent, le faisait songer à un jeune taureau ; tel poète célèbre qui mit à la scène et *Cyran* et *l'Apollon* lui fait l'air — ô surprise — d'un petit chien épagnole ; tel journaliste, d'une cigogne...

C'est grâce à ce procédé, à cette sollicitation géniale vers la bestialité qu'il arrive à accentuer la gaïesse et à lui imprimer, sous un pouce créateur et déformateur, un caractère puissant et agressif. Mais quel sculpteur découvrira à son tour, dans le masque vénérable d'Auguste Rodin, quelque analogie avec un bipède ou un quadrupède, ailé ou velu, herbivore, frugivore ou carnivore ?

Ces fantaisies artistiques sont à rapprocher du fameux principe de Darwin : l'homme descend du singe. Comme toujours, la science est en retard sur l'art. Au témoignage de Vinci, de Lebrun, de Rodin, de Lucien Métivet, ce n'est pas seulement du singe que nous descendons, mais aussi du poisson, du serpent, de la tortue, de Poiseau. Cette vérité était déjà reconnue depuis longtemps de Monsieur Tout le Monde. Non seulement dans la haine, mais encore dans l'amour, nous comparons volontiers à des bêtes les objets idolâtrés... témoin tant de petits lous, petits chats, petits rats...

CONFITOU, roman par Gaston Leroux.

Le célèbre professeur Raucoux-Desmarests est grandement inquiet depuis la guerre. Sa femme, une Allemande, une Dresdoise, n'est-elle pas une espionne ? Et son fils, le petit Confitou, ainsi nommé à cause de sa passion pour les confitures en général, et la confiture de groseille, en particulier, n'a-t-il pas, comme sa mère, une petite âme naissante de Boche ? Non ! non. Desmarests, votre fils est digne de vous. Confitou est un héros ; d'ailleurs, il désertera le foyer conjugal ; le brave même tuera son oncle, le méchant et perfide von Bohm. Embrassez Confitou, lavez ses petites mains ensanglantées et donnez-lui à satiété de la confiture de groseille. Tue Dieu ! il l'a bien mérité !

Jean-Jacques BROUSSON.

Le traitement des blessures de guerre

Pendant la séance d'hier, à l'Académie des sciences, une très importante communication a été faite par le professeur Vincent. Il s'agissait du traitement de l'infection causée par la bactérie pyocyanique, qui sévit à l'état épidémique dans quelques ambulances, malgré tous les efforts des chirurgiens. L'auteur, appliquant à cette infection le traitement des plaies de guerre qu'il a préconisé depuis 1894 et qui est depuis plusieurs mois déjà employé sur le front, montre l'utilité qu'il y a à ne pas laisser évoluer cette complication de blessures qui affaiblit le blessé et l'empêche par suite de la sécrétion abondante que donnent quotidiennement les plaies ainsi infectées.

M. Vincent conseille de saupoudrer largement les plaies atteintes avec sa poudre à l'hypochlorite de chaux au dixième. En outre, comme les plaies peuvent subir la contagion à travers le pansement, il estime indispensable de badigeonner à la teinture d'iode les téguments depuis les bords de la plaie jusqu'à la limite qu'atteindra sur la peau saine le pansement aseptique.

Ainsi traitées, les blessures infectées par la bactérie pyocyanique se guérissent en deux jours souvent en 24 heures.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Femmes qui souffrez

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarite, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, sachez-vous essayez tous les traitements sans résultat que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury.

La Jouvence de l'Abbé Soury c'est le salut de la Femme.

FEMMES QUI SOUFFREZ de Régles irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins ; de Mauvaise Estomac, de Constipation, de Vertiges, d'Étourdissements, de Varices, d'Hémorroïdes, etc. ; Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez la Jouvence de l'Abbé Soury qui vous guérira sûrement.

Le flacon : 4 fr. dans toutes les Pharmacies ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons : 12 fr. expédition franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

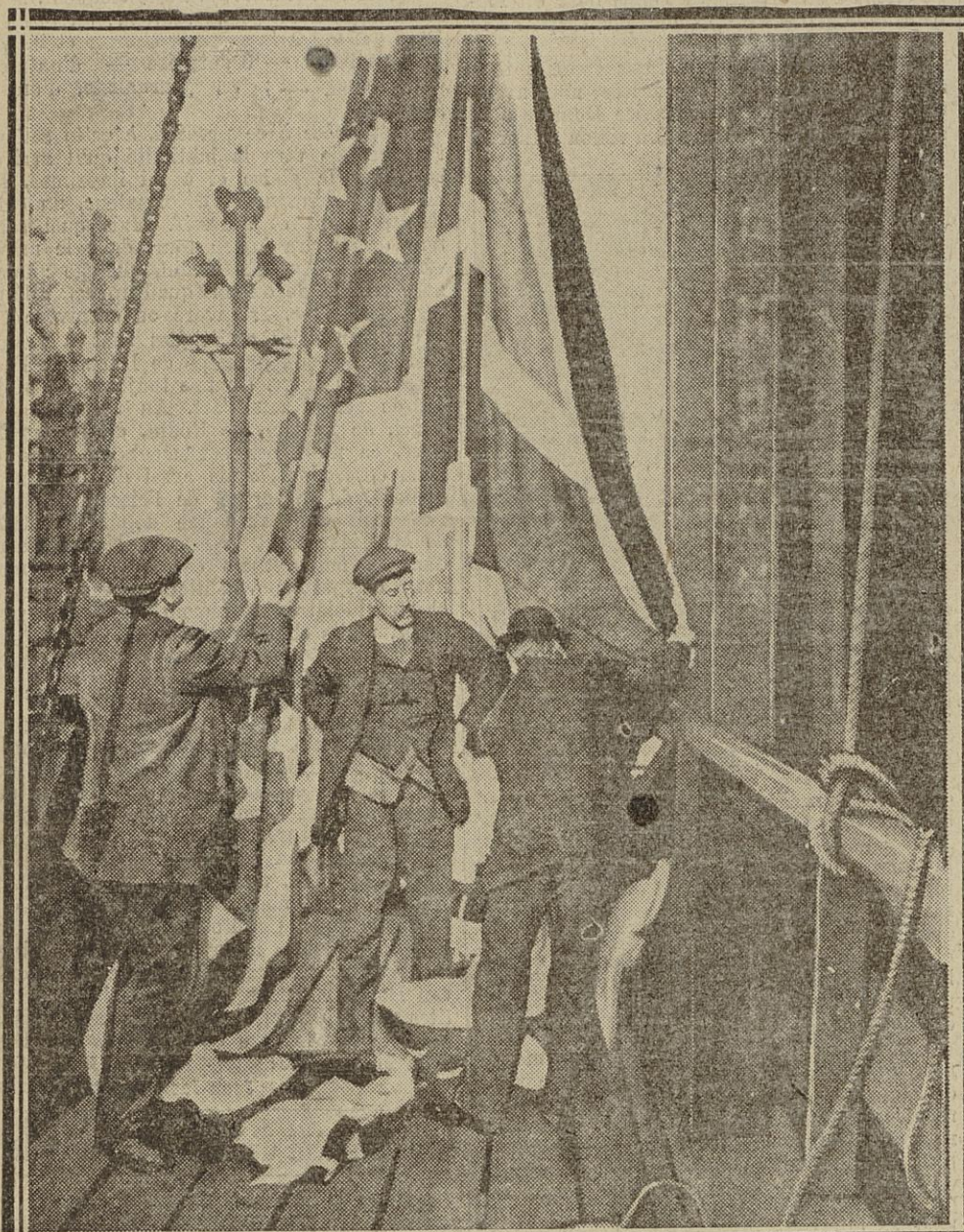
(Notice contenant renseignements gratuits) 294

ANNONCEURS !...

Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — **Profitez-en...**

EXCELSIOR**LA PUBLICITÉ**

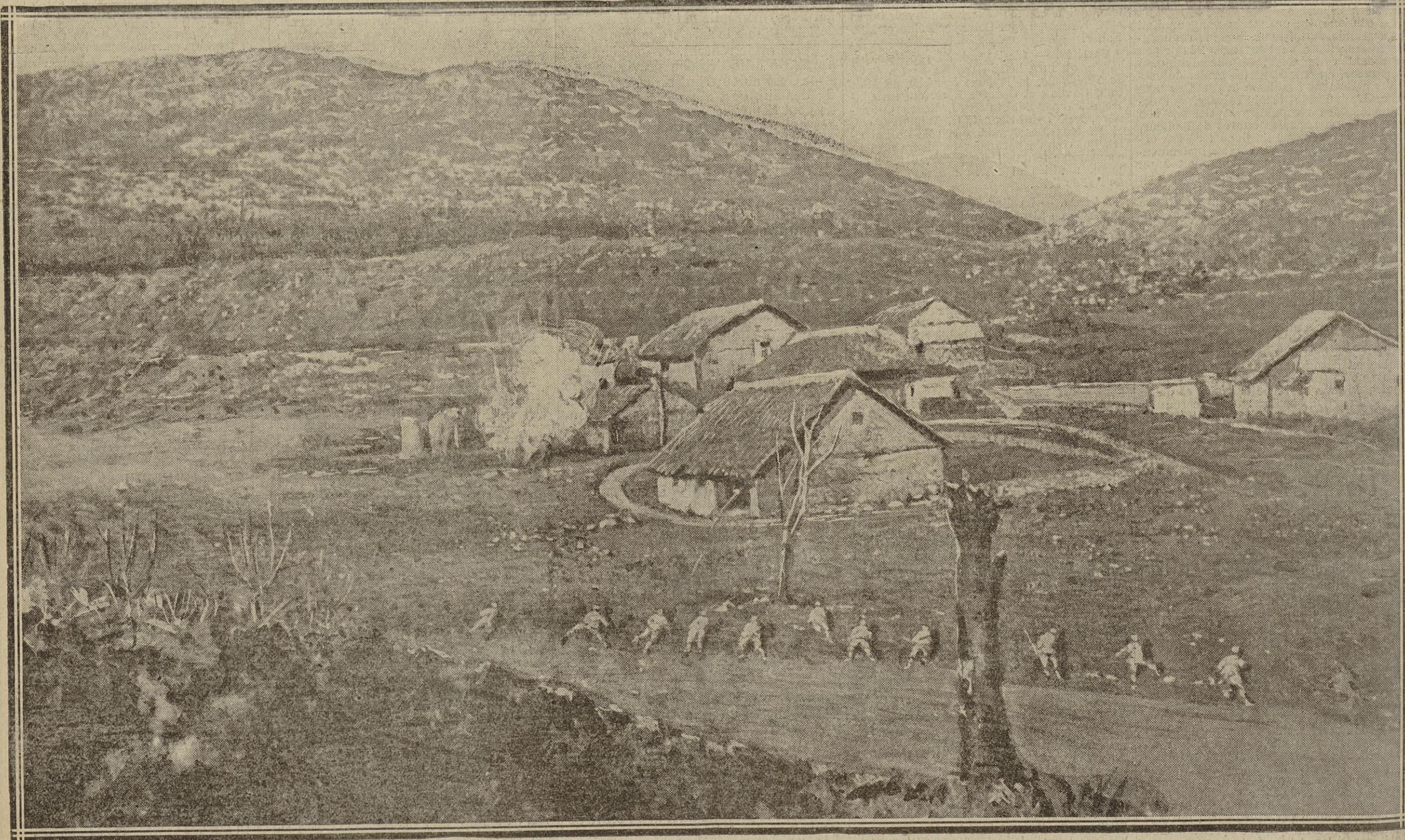
ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

LA « JOURNÉE AMÉRICAINE » A OBTENU UN GROS SUCCÈS A LONDRES**DRAPEAUX ANGLAIS ET AMÉRICAIN A WESTMINSTER**

Les Londoniens viennent d'organiser, en l'honneur de la nouvelle nation alliée, un « American day » qui a obtenu un gros succès. La ville entière était pavoisée aux couleurs des États-Unis. C'est la première fois, croyons-nous, que la bannière étoilée et

**TROIS AMÉRICAINS, VÉTÉRANS DE LA GUERRE DE SÉCESSION, SE PROMENANT A LONDRES**

l'Union Jack sont unies aussi étroitement. Voici les deux drapeaux hissés côte à côte sur la tour Victoria, à Westminster et trois vétérans américains, habitants de Londres, qui prirent part à la guerre de Sécession se promenant dans les rues avec des drapeaux.

LES ALLEMANDS AU COMBAT DANS UN VILLAGE. PRÈS DE MONASTIR**RAMPANT EN AVANT DE LEURS TRANCHÉES, DES CHASSEURS SAXONS APPROCHENT PEU A PEU DU VILLAGE**

Bien que le front de Macédoine soit relativement calme, il ne se passe pas de jour que les adversaires ne se bombardent furieusement. En certains points, la configuration du terrain oblige les belligérants à rester assez éloignés les uns des autres. Dans la zone

qui les sépare, des patrouilles se rencontrent et combattent à découvert. C'est l'un de ces épisodes, vu du côté ennemi, que représente cette photographie. Des chasseurs saxons s'approchent d'un village dont les abords, du côté opposé, sont tenus par nos soldats.

CONTRE LA TOUX
la Tisane Pectorale la plus active
est obtenue au moyen du
PECTORAL LORINA
3 fr. le flacon pour 40 Infusions
En vente: PHARMACIE du PRINTEMPS
32, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

LES CÉLÈBRES
VERRES
ISOMÉTROPIQUES
FISCHER
VOIR PLUS CLAIR
PLUS NET
SANS FATIGUE
12 B DES CAPUCINES
Réparations immédiates

Préparation instantanée
de l'Eau Alcaline
par les
Comprimés Vichy-Etat
Toutes Phies.
2 FRANCS
le Flacon de 100 Comprimés.

Mesdames ! Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez les Corsets et les Maillots de A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris (A l'angle de la rue Lafayette - Métro : Louis-Blanc).
TISANES POULAIN
Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE, cœur, foie, reins, et toutes maladies réputées incurables.
Livre d'or et Attestations franco. — Ecrire :
TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard